du livre...

conception graphique

mise en pages

conception graphique

TS, Thierry Sarfis,

108 rue Damrémont

75018 Paris

téléphone 01 42 57 12 12

mobile 06 08 21 36 73

télécopie 01 42 57 12 17

thierry@sarfis.com

www.sarfis.com

mise en pages,

Thotm, Olivier Cabon,

5 rue Guy-de-la-Brosse

75005 Paris

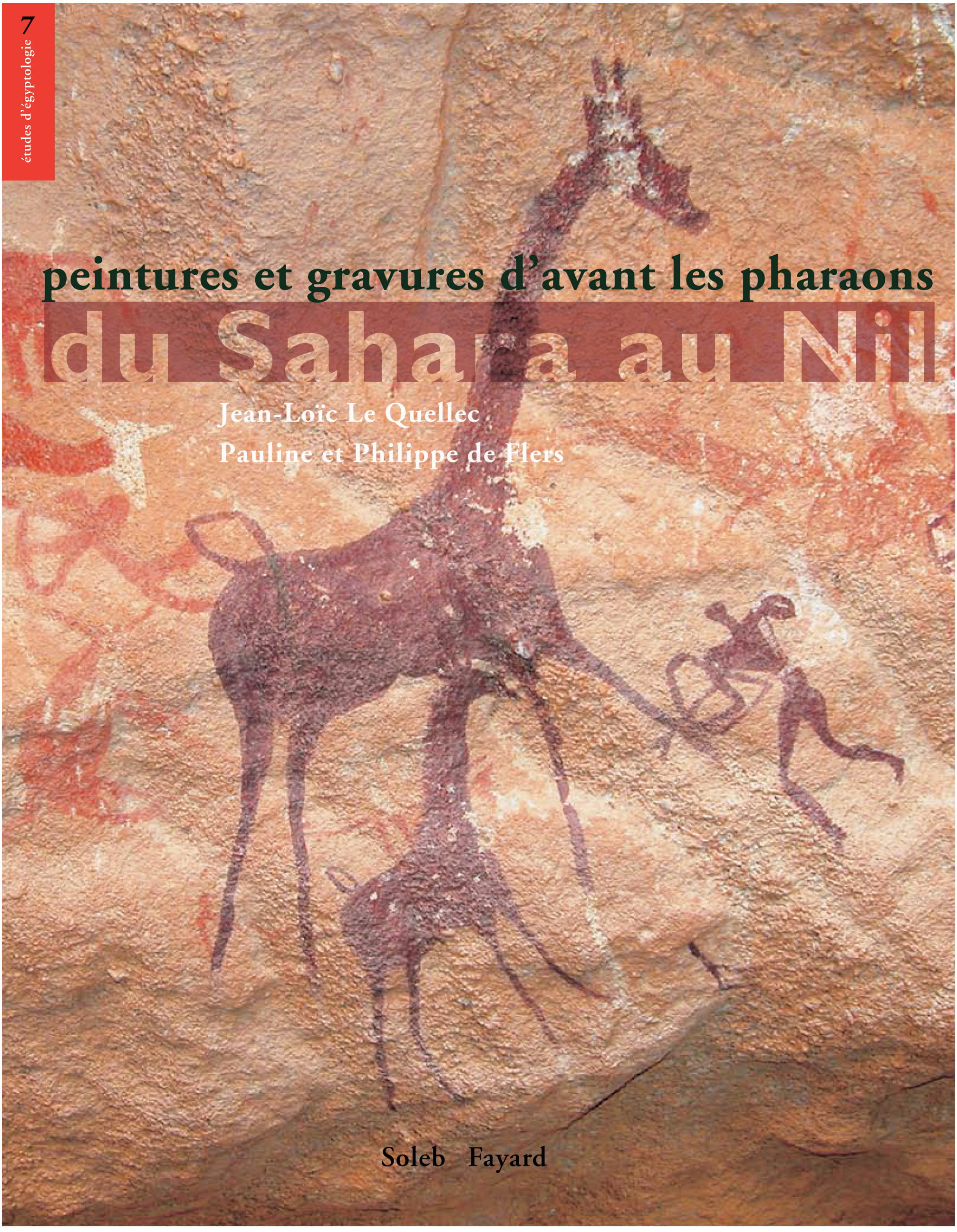
téléphone 01 43 37 56 58

mobile 06 07 47 16 76

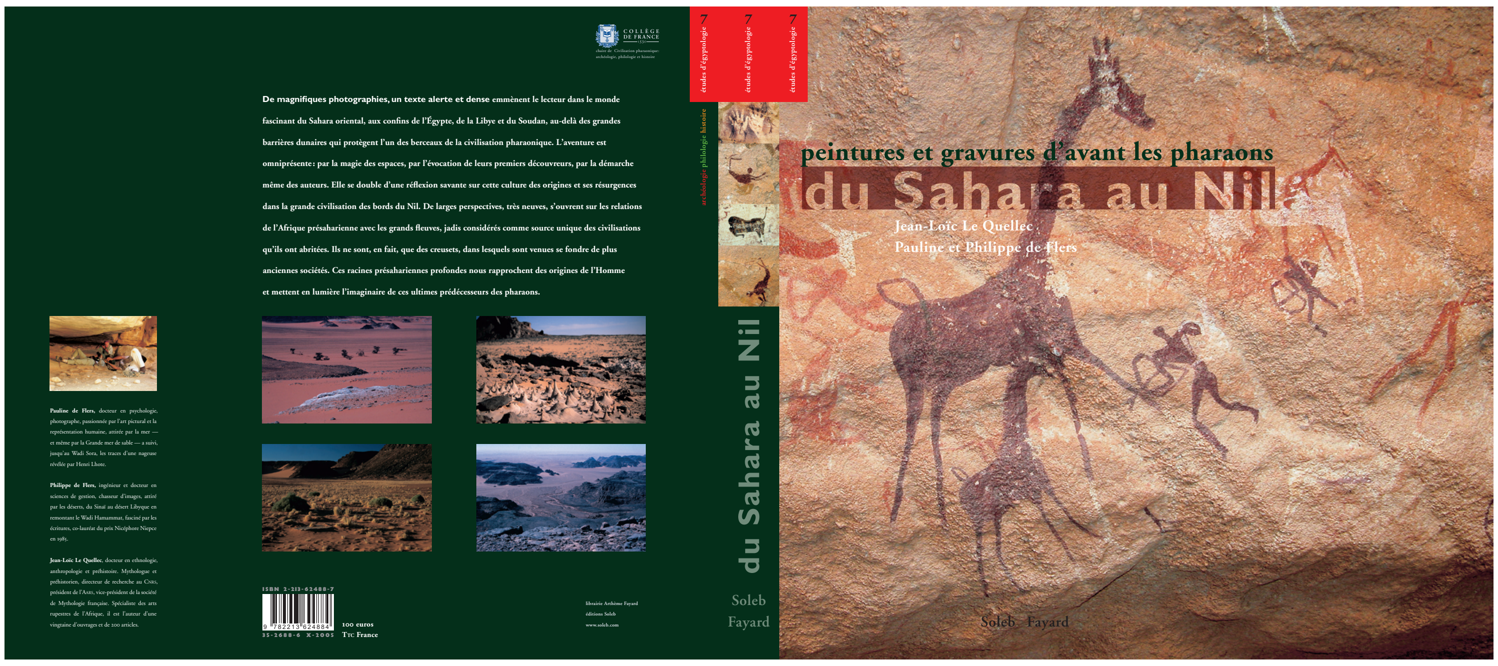
télécopie 01 43 37 56 58

olivier.cabon@thotm.com

www.thotm.com



Format 280 x 360 mm, 384 pages.



De magnifiques photographies, un texte alerte et dense emmènent le lecteur dans le monde fascinant du Sahara oriental, aux confins de l'Égypte, de la Libye et du Soudan, au-delà des grandes barrières dunaires qui protègent l'un des berceaux de la civilisation pharaonique. L'aventure est omniprésente : par la magie des espaces, par l'évocation de leurs premiers découvreurs, par la démarche même des auteurs. Elle se double d'une réflexion savante sur cette culture des origines et ses résurgences dans la grande civilisation des bords du Nil. De larges perspectives, très neuves, s'ouvrent sur les relations de l'Afrique présaharienne avec les grands fleuves, jadis considérés comme source unique des civilisations qu'ils ont abritées. Ils ne sont, en fait, que des creusets, dans lesquels sont venues se fondre de plus anciennes sociétés. Ces racines présahariennes profondes nous rapprochent des origines de l'Homme et mettent en lumière l'imaginaire de ces ultimes prédécesseurs des pharaons.

Pauline de Flers, docteur en psychologie, photographe, passionnée par l'art pictural et la représentation humaine, attirée par la mer — et même par la Grande mer de sable — a suivi, jusqu'au Wadi Sora, les traces d'une nageuse révélée par Henri Lhote.

Philippe de Flers, ingénieur et docteur en sciences de gestion, chasseur d'images, attiré par les déserts, du Sinaï au désert Libyque en remontant le Wadi Hamammat, fasciné par les écritures, co-lauréat du prix Nicéphore Niepce en 1985.

Jean-Loïc Le Quellec, docteur en ethnologie, anthropologie et préhistoire. Mythologue et préhistorien, directeur de recherche au CNRS, président de l'AARS, vice-président de la société de Mythologie française. Spécialiste des arts rupestres de l'Afrique, il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages et de 200 articles.

ISBN 2-213-62488-7
35-2688-6 X-2005
100 euros
TTC France

librairie Arthème Fayard
éditions Soleb
www.soleb.com

Premier signe des mains négatives : el-Obeyḍ

Quittons la dépression de la grande oasis de Baḥarîya la noire, passons la montagne de Cristal, pour rejoindre l'oasis de Farafra. Après avoir parcouru une fois encore le désert Blanc (fig. **23**), rencontré ses meutes d'animaux fantastiques, ses chimères et ses fantômes (fig. **24**), nous nous dirigeons vers l'oasis de ʿAïn Della. Nous sommes à la recherche d'un village néolithique, « Hidden Valley », fouillé par la mission archéologique italienne de Barbara Barich[1].

Sur le flanc d'une haute falaise à la blancheur étincelante, apparaît au loin un point sombre : l'entrée de la grotte d'el-Obeyḍ (fig. **25**). L'accès à ce site haut perché se gagne après une lutte sévère contre un sable mou qui croule en avalanche à chaque pas.

Éblouis par le soleil, les yeux s'habituent lentement à la pénombre et découvrent les premiers indices d'une présence préhistorique : des mains (fig. **26**). Au plafond et sur les parois, mêlées et superposées à des gravures ou à d'autres peintures, ces mains semblent entourer une cavité naturelle. L'empreinte sur la roche témoigne de la dimension réelle de la paume et des doigts, cernés par une peinture ocre appliquée en soufflant, selon la technique du pochoir : ce sont des mains dites « négatives ». Elles ne semblent pas moins exprimer un accueil de bienvenue, le premier salut de lointains ancêtres.

La main donne envie de répondre, d'approcher sa propre main, de comparer leurs dimensions réciproques, de constater leur similitude, mais surtout sans toucher : respectons ces peintures si précieuses, fragiles et émouvantes ! Ces mains, de proportions identiques aux nôtres, fascinent : parmi toutes les représentations de l'homme, gravées ou peintes, elles seules sont des témoins indiscutables de la taille de leurs auteurs.

Cependant, leur signification nous échappe : signe d'arrêt, tentative de protection, marque de propriété, geste d'imploration, recherche de communication avec les dieux cachés de l'autre côté de la paroi, rituel dont le code est perdu… Dans ce domaine, les recherches des scientifiques apportent des résultats inattendus. Elles concernent particulièrement les doigts coupés ou simplement repliés, les proportions des mains d'hommes et de femmes, leurs indices de différenciation, avec l'intention de dévoiler l'identité des peintres et la nature de leur langage pictural.

1 Barich 2001.

Près de l'entrée de la grotte, figurent aussi des gravures très abîmées de chèvre, gazelle et girafe. Le site a malheureusement subi d'importantes détériorations : colonies d'abeilles, feux de pasteurs et même grattage des parois. Dans la partie intermédiaire de cet abri, une peinture de barque, à peine visible, nous surprend. La présence de rames, schématisées par des traits parallèles, autorise pourtant bien cette identification. Barbara Barich suggère la possibilité que ces embarcations, ornant les parois, témoignent de relations entre les chasseurs-pasteurs et les Nilotiques : cette barque « pourrait être un témoignage ponctuel de contacts entre les derniers habitants du Sahara et les sociétés prédynastiques de la vallée du Nil[2] ». Plus tard, l'élite des oasis égyptianisées du IIIe millénaire avant J.-C., d'ailleurs, n'a pas hésité à décorer ses tombeaux avec les mêmes motifs que ceux des résidents des rives du Nil, ce qui inclut la représentation de bateaux, là où nulle navigation n'était pourtant possible. C'est ainsi qu'une barque se trouve figurée à Balâṭ — ʿAïn Asîl, capitale de l'oasis de Dakhla à la VIe dynastie, au fond du mastaba d'un de ses gouverneurs, Khentika.

Poursuivons notre chemin à la quête d'autres œuvres rupestres et de nouveaux indices sur la vie des habitants de ce désert. **À lire aussi : la grotte du Ouadi el-Obeyḍ, p. 48.**

2 Barich 2001.

Première rencontre : un animal omniprésent, la girafe

Non loin, quelques girafes tendent leur long cou, premières représentantes d'une grande famille qui nous accompagnera fidèlement tout au long de notre voyage (fig. **27**). Typiques de l'art rupestre régional, gravées ou plus rarement peintes, elles se nichent au creux des abris ou s'affichent sur des parois verticales, leur taille variant selon la place disponible. Les artistes ont su travailler le relief des roches pour rendre une variété de robes, à pois ou à carreaux, et l'on croirait assister à un défilé de mode de ces grands mammifères sympathiques.

Certaines peintures leur confèrent même une expression particulière, comme un air malicieux, digne de l'aspect d'un héros de bande dessinée. Quelques gravures donnent aussi une impression de mouvement, où se croisent les cous et s'entremêlent d'innombrables pattes, dans un ballet de têtes et de jambes, une folle poursuite de troupeau pourchassé. Dans ce cas, la queue dressée est un indice de stress, à l'inverse de l'attitude de repos, où elle est enroulée ou tombante. Méfiez-vous quand même, car un coup de patte arrière peut broyer la mâchoire d'un lion ! Seule ou accompagnée de son girafon, la girafe se présente de profil, parfois immobilisée par

23-24. Formes fantastiques au coucher du soleil, dans le désert Blanc.

25. Entrée de la grotte d'el-Obeyḍ, à flanc de falaise.

26. Vue partielle des mains négatives de la grotte d'el-Obeyḍ.

27. Groupe de trois girafes gravées dans les environs de Farafra.

Le problème des « Têtes Rondes »

Les spécialistes de l'art rupestre du Sahara appellent « Têtes Rondes » un type particulier de peintures, dont les plus célèbres représentent des personnages plaisamment surnommés « martiens » par Henri Lhote[1] et qui sont les plus anciennes figurations de ce groupe (fig. **273**). Bien que d'autres appellations comme « période des antilopes » ou « hiératico-archaïque » aient été proposées pour désigner cet ensemble, celle de « Têtes Rondes » est désormais passée dans l'usage. Parmi ces peintures, on distingue essentiellement une phase ancienne (celle des « martiens » proprement dits) et divers types « post-martiens », appelés selon les cas « géométriques », « juges de paix », « dames blanches », « martiens évolués » (fig. **276**)… Par extension, l'expression « Têtes Rondes » est parfois utilisée comme un ethnique[2] désignant les auteurs des peintures et non celles-ci. L'aire de répartition de cette école se limite au Sahara central, où elle est essentiellement centrée sur le Tassili-n-Ajjer[3] : 78 % des œuvres de ce style se trouvent dans une zone comprenant, d'une part, les stations de Jabbaren (13 %) et, d'autre part, un cercle d'un rayon de 2,5 km incluant les sites princeps de Sefar et Ti-n-Tazarift (65 %). L'attribution à cette école des peintures de l'Ennedi dites en « style de Sivrè », naguère suggérée par Gérard Bailloud[4], ne repose que sur des ressemblances très superficielles et a été contestée[5]. Bien que des rapprochements aient été plusieurs fois tentés avec des gravures du Ouadi Djerât en Algérie, de l'Akâkûs et du Messak en Libye, de l'Ennedi ou même de Nubie, ce style ne concerne vraiment que des peintures concentrées dans une région très réduite du Tassili-n-Ajjer pour sa phase ancienne, avec une extension notable vers le nord-ouest de ce massif et parmi les peintures de l'Akâkûs pour ses phases « post-martiennes[6] ».

1 Lhote 1958 : 77-78.
2 À noter qu'en tamaheq, la langue des Touaregs, « tassili » ([illegible]) est féminin.
3 Bailloud 1960 : 1960, 1997.
4 Muzzolini 1995 : 396-397.
5 Muzzolini 1979 et 1981.

La position chronologique de ce style centro-saharien est mal assurée, mais son antériorité par rapport aux autres styles artistiques sahariens anciens (Bubalin naturaliste, Bovidien ancien) est généralement admise par les auteurs[6]. Ceux-ci suivent l'opinion de Lhote, bien qu'aucun document ne l'ait encore pleinement confirmée. La question chronologique se complique du fait que Karl-Heinz Striedter et Michel Tauveron proposent maintenant de voir, dans certaines peintures des Têtes Rondes, une évolution d'un type particulier de gravures, celui dit des personnages surnommés *Kel Essuf* ([illegible] « esprits du vide », c'est-à-dire « génies », pour les Touaregs[7]). Comme quelques peintures des Têtes Rondes seraient superposées à des *Kel Essuf*, on a suggéré que ces derniers auraient pu être réalisés durant le pléistocène* final, ce qui est certainement excessif. En effet, tous les cas de superposition ne correspondent pas forcément à une différence temporelle importante et les peintures des « Têtes Rondes » ne sont elles-mêmes pas précisément datées. Une chronologie longue a également été proposée, sur des bases beaucoup plus fragiles, par Ulrich et Brigitte Hallier qui, par un comparatisme manquant terriblement de méthode[8], font dériver les « Têtes Rondes » tassiliens de gravures rupestres du Djado, leur attribuent généreusement un âge d'environ 10 000 ans avant nos jours et tentent d'en déduire l'existence de liens directs entre Sahara central et Haute-Nubie dès le début de l'holocène[9]. Cela convainc d'autant moins que, dans un abri du Ouadi Ḍobḍobé (Akâkûs)[10], se trouvent d'incontestables peintures de personnages des « Têtes Rondes » montés sur des bovinés porteurs. Ils ne peuvent donc pas être antérieurs à l'introduction des bovins domestiques (ou de la domestication des bovins) au Sahara central (voir « bovinés », p. 304), comme le pressentait déjà Alfred Muzzolini[11]. Mais quelque position que l'on choisisse quant à l'âge des véritables « Têtes Rondes » du Sahara central, nous allons voir que cela ne peut avoir aucune incidence sur la chronologie de l'art rupestre du désert Libyque.

6 Sansoni 1994 ; Tauveron 1992.
7 Foucauld 1947 : vol. IV, 1806.
8 Réfutation détaillée dans Le Quellec 1997.
9 Hallier 1999.
10 Ce site inédit est en cours d'étude.
11 Muzzolini 1983 : 370-371.

Il importe en effet de souligner que la rotondité de la tête ne peut suffire à définir ce style, car cette caractéristique se retrouve sur des figures réalisées à diverses époques par des groupes fort différents, de l'Amérique du Nord à l'Australie. La définition des véritables « Têtes Rondes » s'appuie donc maintenant sur des critères plus variés, stylistiques et culturels. Parmi les premiers, on peut signaler le contour rougeâtre, violacé ou blanc épais délimitant un aplat monochrome interne de teinte claire (sur les œuvres les plus anciennes), les seins représentés parallèlement du même côté, les ventres rebondis à ombilic saillant développé, les membres boudinés terminés par des mains et des pieds massifs et le rendu non anatomique du visage (fig. **274**). Parmi les seconds, figurent les ornements d'épaule et de tête (les fameuses « antennes » des « martiens », cf. fig. **273**), les décors corporels de chevrons et de points alignés, et les objets bifides ou en forme de massue, tenus à la main.

En 1978, Francis Van Noten a signalé à Bû Hlêga (lieu-dit du Karkûr Drîs, dans la partie granitique du Djebel el-ʿUweynât), un panneau vertical orné de peintures en aplat ocre montrant des « personnages à têtes rondes » qu'il estimait, sans aucun argument précis, être antérieurs à 6 000 ans avant J.-C.[12]. En voyant ces images (fig. **275**), Alfred Muzzolini considérait que leur présence à ʿUweynât était « inexplicable[13] » et, certes, s'il s'était agi de véritables « Têtes Rondes », elle aurait été parfaitement énigmatique. Malgré sa grande prudence, Alfred Muzzolini considéra que ce panneau, qui constituait alors un hapax*, ne pouvait s'expliquer que par une halte de nomades en provenance du Tassili-n-Ajjer[14].

Lors d'une reconnaissance effectuée en 1996, j'ai pu trouver, sur la surface d'un

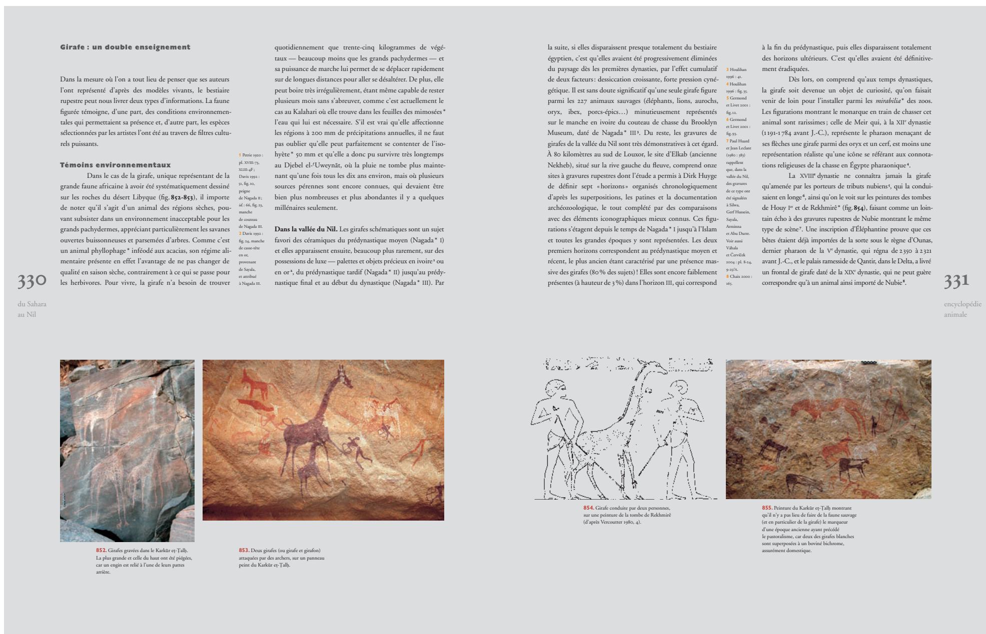
12 « People with round head » (Van Noten 1978 : 29 et légende de la fig. 207).
13 Muzzolini 1979 : 381.
14 Muzzolini 1980 : 358.

273. Le panneau du « grand dieu de Sefar » est le plus célèbre exemple de peintures des « Têtes Rondes » tassiliennes, en style « martien » (photo Alfred Muzzolini).

274. Détails des orantes tournées vers le « grand dieu de Sefar » (photo Alfred Muzzolini).

275. Relevé du panneau des « Têtes Rondes du Djebel el-ʿUweynât » à Bû Hlêga, dans le Djebel el-ʿUweynât.

276. Abri de Ti-n-Tazarift, dans le Tassili de Tamrit (Algérie), où se trouvent plusieurs « personnages flottants » des « Têtes Rondes » (Photo Alfred Muzzolini).



Girafe : un double enseignement

Dans la mesure où l'on a tout lieu de penser que ses auteurs l'ont représenté d'après des modèles vivants, le bestiaire rupestre peut nous livrer deux types d'informations. La faune figurée témoigne, d'une part, des conditions environnementales qui permettaient sa présence et, d'autre part, les espèces sélectionnées par les artistes l'ont été au travers de filtres culturels puissants.

Témoins environnementaux

Dans le cas de la girafe, unique représentant de la grande faune africaine à avoir été systématiquement dessiné sur les roches du désert Libyque (fig. **852-853**), il importe de noter qu'il s'agit d'un animal des régions sèches, pouvant subsister dans un environnement inacceptable pour les grands pachydermes, appréciant particulièrement les savanes ouvertes buissonneuses et parsemées d'arbres. Comme c'est un animal phyllophage* inféodé aux acacias, son régime alimentaire présente en effet l'avantage de ne pas changer de qualité en saison sèche, contrairement à ce qui se passe pour les herbivores. Pour vivre, la girafe n'a besoin de trouver quotidiennement que trente-cinq kilogrammes de végétaux — beaucoup moins que les grands pachydermes — et sa puissance de marche lui permet de se déplacer rapidement sur de longues distances pour aller se désaltérer. De plus, elle peut boire très irrégulièrement, étant même capable de rester plusieurs mois sans s'abreuver, comme c'est actuellement le cas au Kalahari où elle trouve dans les feuilles des mimosées* l'eau qui lui est nécessaire. S'il est vrai qu'elle affectionne les régions à 200 mm de précipitations annuelles, il ne faut pas oublier qu'elle peut parfaitement se contenter de l'isohyète* 50 mm et qu'elle a donc pu survivre très longtemps au Djebel el-ʿUweynât, où la pluie ne tombe plus maintenant qu'une fois tous les dix ans environ, mais où plusieurs sources pérennes sont encore connues, qui devaient être bien plus nombreuses et plus abondantes il y a quelques millénaires seulement.

Dans la vallée du Nil. Les girafes schématiques sont un sujet favori des céramiques du prédynastique moyen (Nagada* I) et elles apparaissent ensuite, beaucoup plus rarement, sur des possessions de luxe — palettes et objets précieux en ivoire[1] ou en or[2], du prédynastique tardif (Nagada* II) jusqu'au prédynastique final et au début du dynastique (Nagada* III). Par la suite, si elles disparaissent presque totalement du bestiaire égyptien, c'est qu'elles avaient été progressivement éliminées du paysage dès les premières dynasties, par l'effet cumulatif de deux facteurs : dessiccation croissante, forte pression cynégétique. Il est sans doute significatif qu'une seule girafe figure parmi les 227 animaux sauvages (éléphants, lions, aurochs, oryx, ibex, porcs-épics…) minutieusement représentés sur le manche en ivoire du couteau de chasse du Brooklyn Museum, daté de Nagada* III[3]. Du reste, les gravures de girafes de la vallée du Nil sont très démonstratives à cet égard. À 80 kilomètres au sud de Louxor, le site d'Elkab (ancienne Nekheb), situé sur la rive gauche du fleuve, comprend onze sites à gravures rupestres dont l'étude a permis à Dirk Huyge de définir sept « horizons » organisés chronologiquement d'après les superpositions, les patines et la documentation archéozoologique, le tout complété par des comparaisons avec des éléments iconographiques mieux connus. Ces figurations s'étagent depuis le temps de Nagada* I jusqu'à l'Islam et toutes les grandes époques y sont représentées. Les deux premiers horizons correspondent au prédynastique moyen et récent, le plus ancien étant caractérisé par une présence massive des girafes (80 % des sujets) ! Elles sont encore faiblement présentes (à hauteur de 3 %) dans l'horizon III, qui correspond à la fin du prédynastique, puis elles disparaissent totalement des horizons ultérieurs. C'est qu'elles avaient été définitivement éradiquées.

Dès lors, on comprend qu'aux temps dynastiques, la girafe soit devenue un objet de curiosité, qu'on faisait venir de loin pour l'installer parmi les *mirabilia** des zoos. Les figurations montrant le monarque en train de chasser cet animal sont rarissimes ; celle de Meir qui, à la XIIe dynastie (1191-1784 avant J.-C.), représente le pharaon menaçant de ses flèches une girafe parmi des oryx et un cerf, est moins une représentation réaliste qu'une icône se référant aux connotations religieuses de la chasse en Égypte pharaonique[4].

La XVIIIe dynastie ne connaîtra jamais la girafe qu'amenée par les porteurs de tributs nubiens[5], qui la conduisaient en longe[6], ainsi qu'on le voit sur les peintures des tombes de Houy Ier et de Rekhmirê* (fig. **854**), faisant comme un lointain écho à des gravures rupestres de Nubie montrant le même type de scène[7]. Une inscription d'Éléphantine prouve que ces bêtes étaient déjà importées de la sorte sous le règne d'Ounas, dernier pharaon de la Ve dynastie, qui régna de 2350 à 2321 avant J.-C., et le palais ramesside de Qantir, dans le Delta, a livré un frontal de girafe daté de la XIXe dynastie, qui ne peut guère correspondre qu'à un animal ainsi importé de Nubie[8].

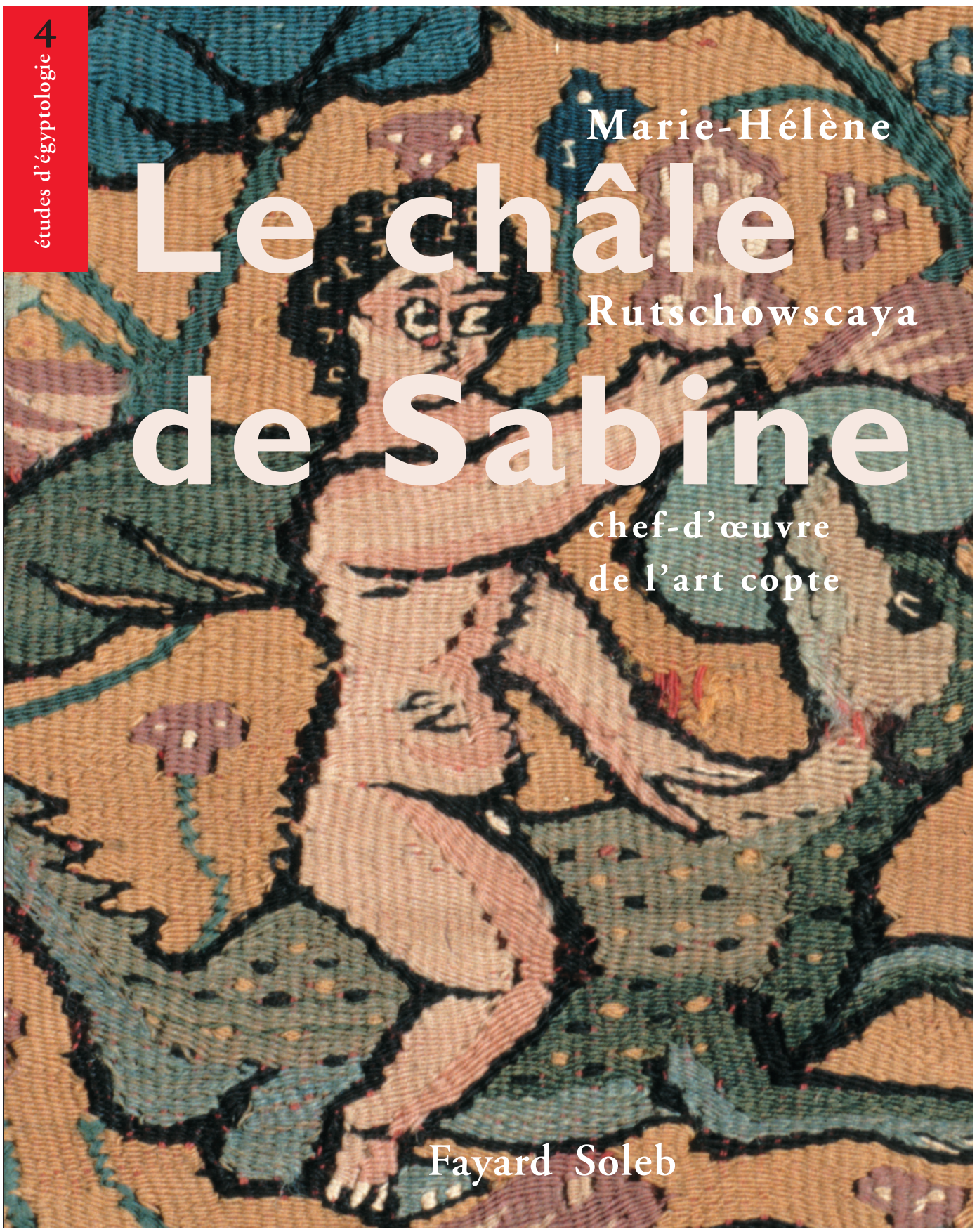
1 Petrie 1920 : pl. XVIII-73, XLIII-4F ; Davis 1992 : 51, fig. 10, peigne de Nagada II ; id. : 66, fig. 23, manche de couteau de Nagada III.
2 Davis 1992 : fig. 24, manche de casse-tête en or, provenant de Sayala, et attribué à Nagada III.
3 Houlihan 1996 : 41.
4 Houlihan 1996 : fig. 35.
5 Germond et Livet 2001 : fig. 12.
6 Germond et Livet 2001 : fig. 93.
7 Paul Huard et Jean Leclant (1980 : 383) rappellent que, dans la vallée du Nil, des gravures de ce type ont été signalées à Silwa, Gerf Hussein, Sayala, Armânna et Abu Darre. Voir aussi Vihala et Červíček 2004 : pl. 8-24, 9-25/A.
8 Chaix 2000 : 165.

852. Girafes gravées dans le Karkûr eṭ-Ṭalḥ. La plus grande et celle du haut ont été piégées, car un engin est relié à l'une de leurs pattes arrière.

853. Deux girafes (ou girafe et girafon) attaquées par des archers, sur un panneau peint du Karkûr eṭ-Ṭalḥ.

854. Girafe conduite par deux personnes, sur une peinture de la tombe de Rekhmirê (d'après Vercoutter 1980, 4).

855. Peinture du Karkûr eṭ-Ṭalḥ montrant qu'il n'y a pas lieu de faire de la faune sauvage (et en particulier de la girafe) le marqueur d'une époque ancienne ayant précédé le pastoralisme, car deux des girafes blanches sont superposées à un boviné bichrome, assurément domestique.



Format 180 x 230 mm, 128 pages.

COLLÈGE DE FRANCE 1530

chaire de Civilisation pharaonique : archéologie, philologie et histoire

Le « châle » de Sabine est l'une des plus belles pièces des collections chrétiennes d'Égypte conservées au musée du Louvre. La finesse et l'originalité des thèmes dont il est orné lui valent une place particulière dans l'histoire de l'art égyptien : à la charnière de l'alexandrinisme et de Byzance, il est l'un des derniers témoins de la brillante culture païenne, héritière du monde classique et de l'Orient, que le christianisme va recouvrir. Avec, en plus, cette touche d'humanité incomparable qui a de tout temps été l'apanage des riverains du Nil : un subtil mélange de bonhomie, de douce naïveté et d'humour que ne peuvent avoir que les vrais amoureux de la vie. Il a fait rêver comédiens, artistes et musiciens de la Belle Époque, croisé le chemin de Jules Massenet, Victorien Sardou et de la divine Sarah Bernhardt… Marie-Hélène Rutschowscaya en donne ici une publication savante, en un beau livre, qui se lit comme un roman.

39 euros ttc France

ISBN 2 213 62145 4

librairie Arthème-Fayard
75 rue des Saints-Pères
75006 Paris
éditions Soleb
5 rue Guy-de-la-Brosse
75005 Paris

4 études d'égyptologie

archéologie philologie histoire

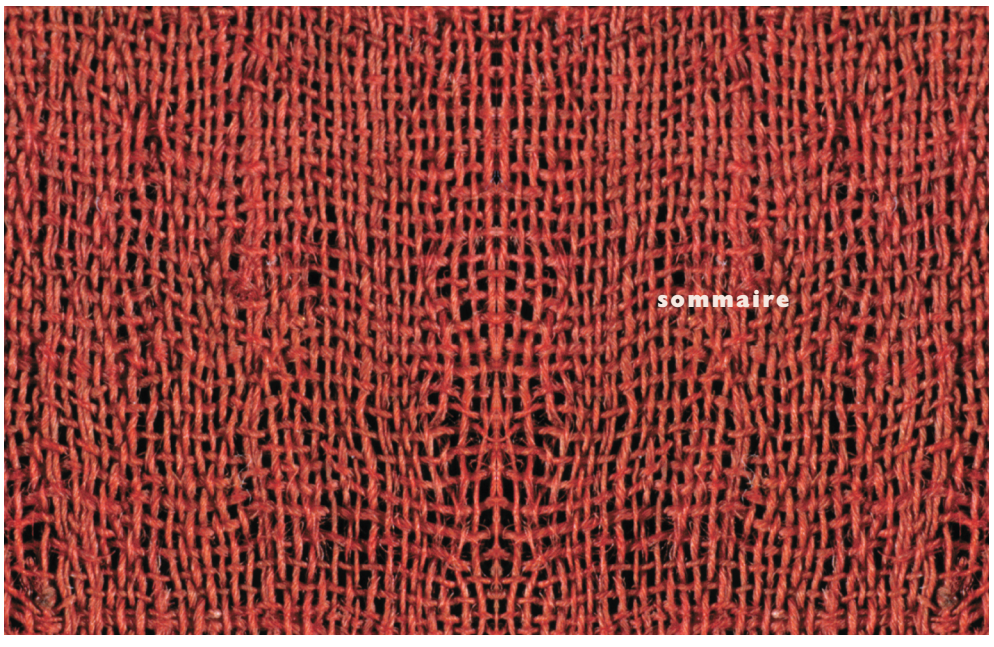
le châle de Sabine

Marie-Hélène Rutschowscaya

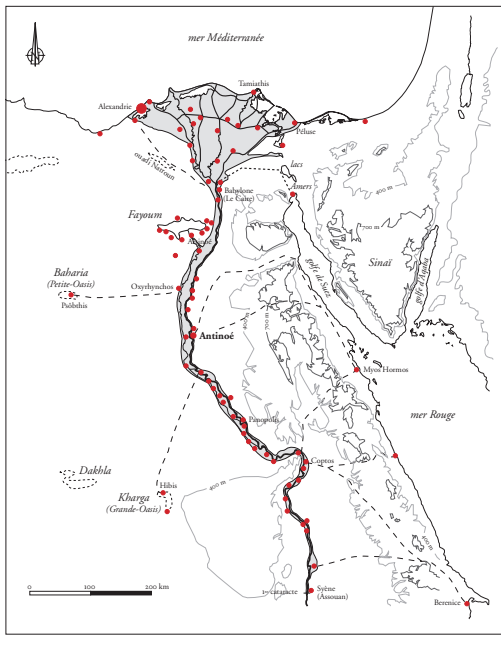
Le châle de Sabine

chef-d'œuvre de l'art copte

Fayard Soleb



sommaire



4 Carré représentant Apollon et Daphné, voir page 17.

5 Médaillon représentant Bellérophon et la Chimère, voir page 18.

6 Détail d'un motif de semis, *putto* portant une palanche, voir page 19.

retombe des épaules en deux pans souples. Elle porte un chiton, dont le bas est bordé d'un galon bleu ; la déesse a raccourci le vêtement au niveau des cuisses en tirant l'étoffe par-dessus la ceinture, devenue invisible. La bordure rouge de cette retombée est une fantaisie du tisserand, qui a voulu probablement accentuer l'effet décoratif du vêtement. Artémis est chaussée de sandales à lanières (endromides), qui couvrent ses mollets. D'un pied, elle terrasse un lion qui gît à terre. À ses côtés bondit un animal comparable à un chien, mais qui est normalement dans l'iconographie hellénique une biche ou un jeune cerf. La scène s'inscrit dans un milieu paysagé marqué par trois plantes et un sol constitué d'une large bande verte.

Dans celui de droite[4], Apollon observe la même attitude qu'Artémis, mais il a croisé ses deux jambes, dont les pieds sont chaussés des mêmes sandales à lanières. Il porte un ample manteau rouge qui dévoile sa nudité. Derrière lui, sur une colonne à chapiteau corinthien et au fût orné de rubans noués, est posée la lyre, attribut du dieu. Il se tourne vers un personnage féminin qui n'est autre que Daphné sur le point de se transformer en laurier : du sol surgissent, comme des vagues, les rameaux de l'arbre qui entourent déjà le corps de la nymphe. Tandis qu'Apollon tire une flèche de son carquois, Daphné lui tend une « fleur en forme de croix », selon un geste identique à celui du dieu. Comme Artémis, elle semble porter des cheveux longs, surmontés d'un chignon.

Le médaillon[5] est entouré d'un large galon reproduisant les mêmes motifs aquatiques que sur les bandeaux en retour d'équerre : parmi les poissons, les canards et les nénuphars flottent six *putti*, dont deux sont en train de saisir des canards. Au centre apparaît Bellérophon en compagnie de Pégase sur le point de terrasser la Chimère ; chaussé d'endromides, il porte comme Apollon un manteau rouge dont les pans flottent au vent. L'animal fabuleux, doté d'une tête de lion, d'une tête ou d'un corps de chèvre et d'une queue de serpent, a été représenté avec soin ; de sa gueule surgit une boule blanche cernée de noir, évoquant les flammes crachées par le monstre ou le plomb fondu des flèches tirées par Bellérophon et qui parvinrent à le tuer. Cependant, la main droite serrée du héros évoque la lance, ici absente, qu'il brandit pour achever le monstre.

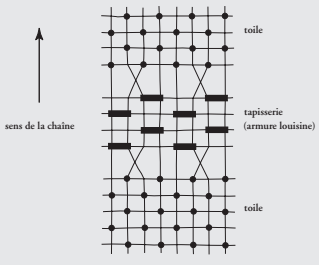
Dans le champ s'éparpillent des fleurs, des chèvres, des centaures et tout un monde de *putti*, souvent ailés, dansant, jouant du pipeau, de la flûte de Pan ou des cymbales ; certains semblent danser au son des instruments, d'autres pourraient appartenir au monde aquatique. L'un d'eux, en légère tenue de travail, ploie sous la charge d'une palanche dont les paniers sont remplis de fruits[6].

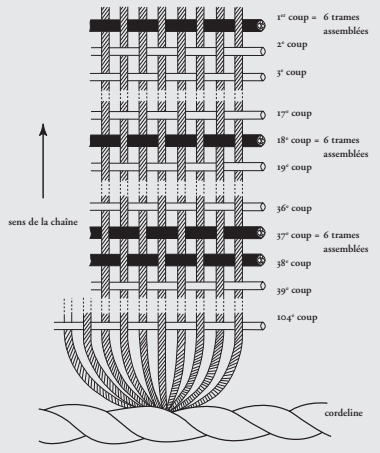
3 Châle de Sabine, carré représentant la déesse Artémis, musée du Louvre, département des Antiquités égyptiennes (© musée du Louvre, Georges Poncet).

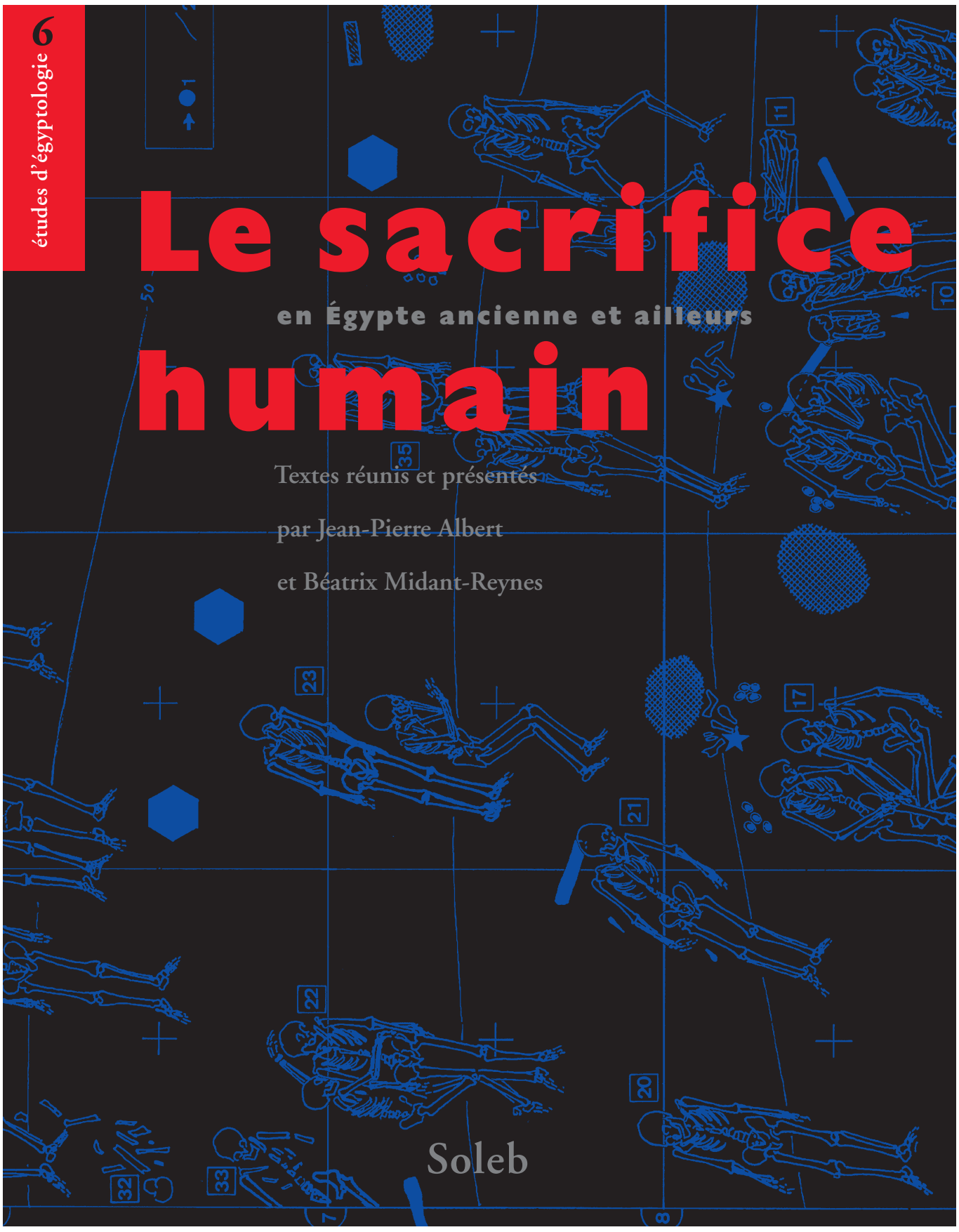
4 Châle de Sabine, carré représentant Apollon et Daphné, musée du Louvre, département des Antiquités égyptiennes (© musée du Louvre, Georges Poncet).

La lisière est constituée de l'armure toile, travaillant sur toute la largeur du tissu, renforcée par une trame supplémentaire qui travaille comme une trame brochée seulement au niveau de la lisière.

En deux endroits apparaissent des reprises anciennes prouvant qu'il s'agissait d'une étoffe déjà usée dans l'Antiquité.







Format 180 x 230 mm, 288 pages.

COLLÈGE DE FRANCE 1530
chaire de Civilisation pharaonique : archéologie, philologie et histoire

études d'égyptologie 6
études d'égyptologie 6
études d'égyptologie 6

archéologie philologie histoire

le sacrifice humain

Symbole de barbarie, le sacrifice humain a longtemps servi à stigmatiser la prétendue inhumanité des peuples non civilisés. Comme tout fait humain pourtant, la définition de ce phénomène et l'analyse de ses formes posent problème. En fait, contrairement aux clichés, le sacrifice semble aller de pair avec l'émergence de la civilisation, comme en Égypte et en Mésopotamie, où il constituerait une forme de manifestation suprême du pouvoir royal émergeant. Il est aussi un fait de civilisation dans le monde aztèque, dans le cadre d'une dramatique théâtralité du pouvoir à travers laquelle il doit impérativement se donner à voir. Inversement, le sacrifice n'est pas là où l'on a souvent cru le débusquer : dans les civilisations des steppes d'Asie centrale, dans le Soudan de Méroé ou en Gaule, le terme de « sacrifice » a été hâtivement appliqué à des pratiques qui sont en fait celles du cortège des « morts d'accompagnement » ou des cohortes de vaincus massacrés. C'est à la variété et à la complexité du phénomène que s'attache le présent volume, mise en commun des recherches d'une vingtaine d'anthropologues, d'historiens et d'archéologues, à l'échelle de la planète et des millénaires.

54 euros
ISBN 2-9523726-0-8

éditions Soleb
140 rue de la Tombe-Issoire
75014 Paris
www.soleb.com, livres@soleb.com

Le sacrifice humain

en Égypte ancienne et ailleurs

Textes réunis et présentés
par Jean-Pierre Albert
et Béatrix Midant-Reynes

Soleb

Sacrifices humains et autres mises à mort rituelles: une introduction

Jean-Pierre Albert
et Béatrix Midant-Reynes

L'histoire et l'ethnographie s'accordent à nous assurer de la très large diffusion des pratiques sacrificielles. À côté de la mise à mort d'animaux, celle des êtres humains occupe une place très limitée, mais non négligeable. Les témoignages sont certes inégalement fiables, et l'on a de bonnes raisons de craindre, dans certains cas, que de telles coutumes ne soient imputées à des sociétés ou des groupes dont on stigmatise ainsi la prétendue inhumanité.

Pour les sociétés anciennes, l'archéologie aide parfois à confirmer ou infirmer les sources écrites. L'appoint de cette discipline vaut aussi, comme le montre ici l'exposé de Frédérique Valentin, pour quelques sociétés sans écriture dont les traditions gardaient trace de telles pratiques. Il faut souligner, en effet, qu'en règle générale, les ethnographes n'en ont trouvé sur leur terrain que des souvenirs plus ou moins lointains : administrateurs coloniaux et missionnaires avaient déjà fait leur œuvre avant leur arrivée.

La moisson d'exemples la plus féconde est donc à chercher du côté de l'histoire, celle des sociétés anciennes ou celle des peuples qui, comme en Amérique, pratiquaient encore le sacrifice humain, et à grande échelle, lors de leurs premiers contacts avec les Occidentaux. Même si les situations décrites sont parfois assez complexes pour jeter le doute sur l'intention exacte de tel ou tel type de mise à mort ritualisée, la réalité des faits ne s'avère pas intégralement soluble dans la critique des sources. Comme l'écrit à bon droit Jean-Louis Brunaux, si l'interprétation comme sacrifice humain, en archéologie ou ailleurs, risque toujours de devenir « trop facile et racoleuse », elle ne relève pas pour autant du pur fantasme culturel.

Les contributions au présent ouvrage émanent de cinq journées d'études interdisciplinaires organisées par le Centre d'anthropologie de Toulouse en 1999-2000 d'une part, en mars 2002 d'autre part. Elles ont en commun le souci de faire avancer la réflexion théorique et méthodologique en vue de dépasser l'inconfort que suscitent ces deux certitudes contradictoires : bien des sociétés ont connu le sacrifice humain, il n'y a là aucun doute, mais, par ailleurs, le risque est grand, en ces matières, de forcer l'interprétation. Les choses ne sont déjà pas simples, on va le voir, dans les cas les mieux documentés. En l'absence de témoignages écrits, les voies de l'interprétation se font encore plus incertaines. Qu'il s'agisse de restes

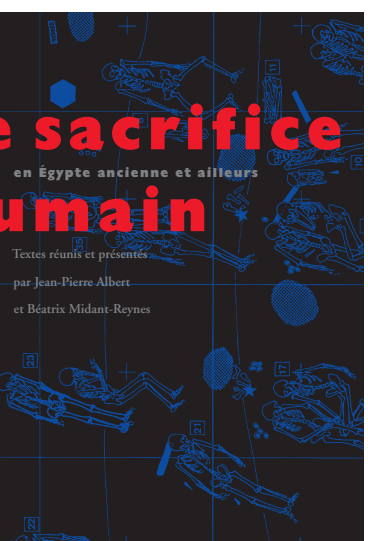


Fig. 1 : Adaïma. La nécropole de l'Ouest (mission Adaïma, IFAO, Le Caire).

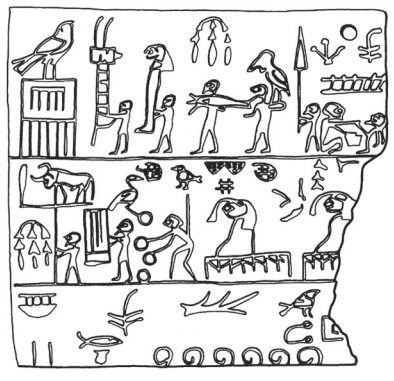


Fig. 2 : La tablette de Djer, tombe d'Hemaka à Saqqara. Musée de Berlin. Emery, 1938 : 35-39, pl. 17-18 ; Vandier, 1952 : 845-848, fig. 565 ; Weill, 1961 : 21 et svt. ; Kaplony, 1963 : 981 avec bibliographie ; Helck, 1987 : 153 ; Wilkinson, 1999 : 266 et fig. 8.2.

Des étiquettes aux annales de Djer : sacrifice, rituel et événement monarchiques

Le grand fragment des annales royales des cinq premières dynasties, conservé à Palerme, comporte, sur le 2e registre du recto, une case au contenu énigmatique (**fig. 3**). Elle se rapporte au début du règne de Djer (troisième roi de la Ire dynastie), une identification assurée par la titulature figurant sur un autre grand fragment, conservé au Musée du Caire (Caire n° 1). Les deux morceaux appartiennent en effet à la même dalle, et sont séparés, dans leur état actuel, par une lacune large d'une vingtaine de cm (Kaiser, 1961 : 44-47). L'événement en question, selon le système de l'éponymie en vigueur sur les annales, sert à dénommer l'année sous laquelle il est intervenu. Il prend place dans un temps monarchique organisé sur un rythme biennal, scandé par des tournées royales (*ỉmy Ḥr*) qui sont peut-être l'occasion, dès l'origine, d'un recensement (*ỉnw.t*) des ressources du pays (Wilkinson, 1999 : 220-221 ; Baud, 1999b). La case au contenu mystérieux correspond à la seconde tournée royale du règne de Djer, c'est-à-dire à l'an 3. C'est en fait la 4e case du règne, mais la première, qui ne comporte que quatre mois — le reste de l'année civile ayant été largement accompli par le prédécesseur — vaut pour un an zéro.

fig. 3, p. 120

Une correspondance entre annales et étiquettes datées

La description de l'événement en question se réduit à trois signes :
— (a) un encensoir, présenté de biais, avec sa fumerolle (Gardiner R6) ;
— (b) un vanneau *rekhyt*, barré par un couteau incliné vers le bas ;
— (c) une femme assise sur un trône cubique, portant la perruque longue, et dont un trait rectiligne prolonge le front.

Cette suite de signes, jugée incompréhensible dans son ensemble par H. Schäfer, qui a effectué la première édition de ce texte, est hypothétiquement présentée comme l'association entre encensement (*ḫ.tp*), décapitation (*ḥsk?*) et personnage féminin blessé ou frappé (K. Sethe *in* Schäfer, 1902 : 16). À partir de cette lecture ambiguë du dernier signe, qui reconnaît un jet de sang dans le trait partant du front, deux interprétations ont été données[9]. Dans un cas, en quelque sorte passif, il s'agirait de signaler le décès de la reine (Helck, 1987 : 118, 150) ; l'écoulement de sang devient alors emblématique d'une quelconque cause de décès. Dans le second cas, cet écoulement serait représentatif de l'action que désigne le signe du couteau, une exécution rituelle. Le texte pourrait alors être lu « encenser une victime sacrificielle » (Wilkinson, 2000 : 97-98, avec références).

9 Sans compter d'autres lectures très incertaines, comme celle de Kaplony, *LÄ* III : col. 419, n. 3, qui y voit un nom de reine, Ḥaq-ḫpr, pourtant bien négatif pour un anthroponyme.

cf. fig. 2, p. 77

L'étiquette d'ivoire du même règne, déjà évoquée, offre à première vue un intéressant parallèle à la notice des annales, puisqu'on y retrouve, outre la scène de sacrifice humain (voir plus haut), la femme « au jet de sang » (**fig. 2**, p. 77). La cérémonie, qui se déroule sur deux registres et comporte une série de tableaux, n'a pas encore trouvé d'explication d'ensemble satisfaisante (Emery, 1938 : 35-39, fête-*sed* ; Helck, 1987 : 153-154, sans interprétation générale ; Wilkinson, 1999 : 266-267, procession de « totems »). Au premier registre, tournant le dos à la scène du sacrifice, cinq personnages présentent des statues et des emblèmes au roi, symbolisé par le faucon perché sur le *serekh*.

L'une des étiquettes de Aha (**fig. 3**, p. 78) présente à cet emplacement un palais de cérémonie (*ỉ.ḥ*), valeur qu'il faut sans doute conférer au *serekh* de l'étiquette de Djer, selon les jeux de correspondances iconographiques mis en lumière par J. Baines (1990) entre palais, trône, *serekh* et roi. Au second registre, deux objets supplémentaires sont portés en procession. Derrière eux, un personnage incliné saisit deux des quatre boules alignées en zigzag, dans un sens vertical ; la plus haute est apparemment tenue par un échassier. Enfin, deux femmes assises assistent passivement à la cérémonie.

cf. fig. 3, p. 78

La correspondance entre l'étiquette de Djer et la case des annales du même roi paraît donc assez forte :

étiquette	case-année des annales
sortie royale	[Djer]
procession d'emblèmes divins	encenser
sacrifice humain	trancher (le cou ?) des rekhyt
maniement de boules (magiques)	[encenser ?]
présence de deux femmes assises	femme assise

Suite ininterrompue d'événements monarchiques, les annales royales s'affranchissent du rappel systématique de l'intervention du souverain. L'encensement doit servir de terme générique pour traduire l'accomplissement d'un rituel, à moins que les boules de l'étiquette (voir ci-dessous) n'aient été réinterprétées comme des boulettes d'encens. Le second signe des annales ne laisse aucun doute sur une équivalence avec le sacrifice humain, et la correspondance entre les femmes assises est très claire. Il reste à en identifier les participants, à en cerner le rôle, afin d'aboutir à une interprétation d'ensemble du rituel.

Reines éplorées et renaissance royale

Le signe de la femme « au jet de sang » est connu dans l'iconographie thinite (**fig. 4**), sur des étiquettes d'ivoire essentiellement, et à présent sur une inscription à l'encre découverte à Éléphantine (Dreyer, 1987A ; Kahl *et al.*, 1995 : 170-171, n° Dy/E1/3). Dans tous les cas, il s'agit d'un événement associé à une dénomination d'année de règne. Le dipinto sur vase est daté, par le contexte archéologique, de la IIIe dynastie. Les étiquettes appartiennent, en l'état actuel de la documentation, à la Ire dynastie, ce type de monument disparaissant après le règne de Qa'a.

fig. 4, p. 120

Selon certaines interprétations, les victimes sacrificielles sont les deux femmes représentées au second registre, hypothèse qu'avaliserait la case des annales. Leur identité est assurée par la légende de la plaquette : ce sont des reines (Helck, 1987 : 118 et n. 4). La première est en effet désignée par le titre de *wr.t ḥts* (« grande de récompense (?) »), la seconde de *m ỉ:ỉ.t Ḥr* (« celle qui voit Horus »), éléments bien connus de la titulature des épouses royales, dès les plus hautes époques (Helck, 1987 : 119-121 ; Kuchman-Sabbahy, 1993). L'inscription d'Éléphantine confirme cette interprétation, puisque la femme « au jet de sang » est aussi une *wr.t ḥts*. La gravure de l'étiquette de Djer est suffisamment précise pour livrer un détail clé sur leur coiffe : la longue chevelure (ou perruque) ne couvre pas entièrement la tête, mais l'arrière du crâne seulement. Cette présentation, dégageant largement le front (**fig. 5**), rappelle des représentations en relief ou ronde-bosse de reines (-mères), dont l'iconographie des IIIe-IVe dynasties porte encore des traces, même s'il s'agit dans ce cas d'une perruque courte

fig. 5, p. 121

(Fay, 1998 : 107-109 ; Baud, 1999A : 196-197). Dans ces conditions, le signe ovale et quadrillé qui précède le titre de chaque femme sur l'étiquette représente peut-être une perruque courte, ou une sorte de calotte, plutôt qu'une pustule, que W. Helck considère comme un signe désignant la mort. Sur l'étiquette encore, l'élément curviligne qui part du haut du front est évasé dans sa partie inférieure, dont la base apparaît tranchée net. Il est clair qu'il ne s'agit pas d'un jet de sang, mais d'une mèche de cheveux ramenée en avant, hypothèse déjà avancée par G. Dreyer (1987A : 105 ; Dreyer *et al.*, 2000 : 115 ; cf. aussi Fay, 1998 : 114).

Il n'est pas sans intérêt de signaler, à cet égard, qu'É. Amélineau avait découvert, autour du « tombeau d'Osiris » — c'est-à-dire de Djer — des tombes annexes qui renfermaient des quantités importantes de cheveux tressés en longues nattes. Malgré un contexte stratigraphique perturbé par les activités cultuelles postérieures, ces tombes appartenaient très majoritairement à des femmes, comme le montrent les stèles d'époque thinite retrouvées à proximité. Si ces dépôts de cheveux devaient se rattacher à l'inhumation de ces femmes, dans un contexte lié à l'enterrement royal, l'hypothèse d'Amélineau liant ces pratiques à la lamentation d'Isis, qui se coupe une mèche de cheveux lorsqu'elle apprend la mort de son époux, retrouve quelque crédit. Du point de vue iconographique, cette mèche projetée en avant du visage évoque bien le désordre des cheveux caractéristique des pleureuses, et plus particulièrement, selon les conventions adoptées, la partition entre une mèche avant et la masse arrière de la chevelure (**fig. 6**). Ce type de représentation s'accompagne néanmoins d'une gesticulation (cf. les poses) et de lamentations (cf. les légendes) qui tranchent avec l'attitude statique des reines, quoique les pleureuses *djḥ.yt*, par exemple, soient régulièrement représentées agenouillées, dans une apparente inertie (Fischer, 1976 : 39-50). L'attitude passive des reines rappelle surtout l'iconographie de la figure cultuelle Répit et celle des « enfants royaux », intervenant assis en palanquin dans des rites monarchiques (Kaiser, 1983 ; Troy, 1986 : 79-83). Sur l'étiquette, l'élément rectangulaire sur lequel chaque reine est assise est indubitablement une caisse de chaise à porteur, sans brancard ni couverture ; elle est d'ailleurs striée de lignes verticales, un motif habituel des palanquins fermés (de type « façade de palais »?). Dans le rôle de Répit, les personnages féminins ainsi transportés participent à la renaissance du monarque pendant la fête-*sed*, même si leur présentation paraît inactive (Kaiser parle de figures « momiformes »), en se résumant apparemment à une présence. Les représentations de reines en manteau, avec la coiffe découvrant largement le front déjà évoquée, sont d'ailleurs elles aussi en relation avec le jubilé royal, et doivent être assimilées aux personnages en palanquin (Fay, 1998 : 113-116). Cette nouvelle interprétation renforce la

fig. 6, p. 122

études contemporaines

Les États-Unis et la guerre d'Algérie

Irwin M. Wall

Soleb

Format 176 x 230 mm, 464 pages.

Philippe-Étienne Raviart, qui assure depuis 1987 la traduction des travaux d'Irwin Wall, est agrégé de lettres classiques, a été Assistant Professor au Smith College (Massachusetts) et professeur de lettres supérieures au lycée Kérichen de Brest.

Ce livre bouscule notre vision de la guerre d'Algérie, des rapports franco-américains de l'époque et du général de Gaulle. Les États-Unis, qui cessent de soutenir la IVe République en raison de son incapacité à résoudre la crise algérienne, accueillent favorablement l'arrivée au pouvoir du Général en 1958. Mais, souligne Irwin Wall, de Gaulle ne se résout que fin 1959 à accorder l'indépendance à l'Algérie, tout en cherchant à la maintenir étroitement associée à la France, et c'est largement sous la pression des Américains qu'il en vient à accepter l'autodétermination. Pour de Gaulle comme pour ses prédécesseurs, la puissance de la France repose en grande partie sur le maintien de son influence en Afrique du Nord. Confortant sa position au sein de la Communauté européenne, elle-même adossée à un ensemble fédéral « eurafricain », cette influence semble essentielle aux yeux de De Gaulle pour accéder à un « directoire tripartite » au côté de la Grande-Bretagne et des États-Unis. Dans cette perspective, l'indépendance algérienne s'avère non pas un succès mais un échec de l'homme du 18 juin, qui se verra contraint de changer de politique étrangère après 1962. Ces points de vue seront certainement discutés, mais le traitement magistral que fait Irwin Wall de l'abondante documentation qu'il a réunie emporte la conviction.

29 euros

ISBN 2-9523726-1-6

éditions Soleb
5 rue Guy-de-la-Brosse
75005 Paris
www.soleb.com, livres@soleb.com

Les États-Unis et la guerre d'Algérie

études contemporaines

Les États-Unis et la guerre d'Algérie

Irwin M. Wall

Irwin M. Wall est un spécialiste américain bien connu de la France et des relations franco-américaines. Professeur émérite d'histoire à l'université de Californie (Riverside) et *Visiting Scholar* à la New York University, il a publié plusieurs ouvrages sur ce thème, notamment *L'Influence Américaine sur la politique française, 1945-1954* (Balland, 1989) et *French Communism in the Era of Stalin: The Quest for Unity and Integration, 1945-1962* (1983), ainsi que de nombreux articles.

Soleb

sommaire

préface 5
avant-propos 13
introduction 19
chapitre 1 De l'insurrection à la guerre 29
chapitre 2 L'affaire de Suez 63
chapitre 3 Dégénérescence du régime 111
chapitre 4 Sakiet Sidi Youssef et la mission de bons offices 157
chapitre 5 Fin de la IVe République et arrivée de De Gaulle 207
chapitre 6 De l'intégration à l'autodétermination 239
chapitre 7 Relecture d'une politique 291
chapitre 8 La paix 343
conclusion 387
postface Cinquante ans après 399

notes
chapitre 1 413
chapitre 2 416
chapitre 3 420
chapitre 4 425
chapitre 5 429
chapitre 6 431
chapitre 7 436
chapitre 8 440
conclusion 443
postface 443
bibliographie 445
index des pages 5 à 414 457
table des illustrations 464

Les États-Unis ont joué un rôle essentiel dans la guerre d'Algérie : les lecteurs de ce livre, fondé sur la masse des archives américaines et françaises, seront convaincus de ce fait, qui en surprendra sans doute plus d'un et qui éclaire la question d'un jour très neuf. En outre, Irwin Wall nous trace, en toile de fond, un tableau magistral de la guerre elle-même, y compris d'épisodes controversés comme l'enlèvement de Ben Bella ou le bombardement de Sakiet, ainsi que de la IVe République finissante et des premières années de la Ve. Il nous rappelle à quel point, durant ces années, la guerre d'Algérie commandait aussi la politique extérieure du pays.

D'une chose les responsables américains sont dès 1954 convaincus : la France ne peut pas gagner la guerre et l'Algérie deviendra tôt ou tard indépendante. Outre leur anticolonialisme traditionnel, et la conviction que le conflit en Algérie, à la différence de celui d'Indochine, relève d'une autre catégorie que la guerre froide et donc ne justifie pas un soutien automatique à la politique française, tout au long de la crise leur politique est dictée par la conviction que la guerre d'Algérie compromet la participation effective de la France à l'Otan et risque de pousser l'Afrique du Nord dans les bras de Moscou (pas seulement l'Algérie mais aussi le Maroc et la Tunisie dont l'importance est ici pleinement mise en lumière et sur lesquels compte Washington pour promouvoir un nationalisme arabe anticommuniste).

du Sud[40]. Dillon protesta, il envoya à Lacoste une documentation (dont on se demande d'ailleurs ce qu'elle pouvait contenir) sur les conditions de travail dans ces États et à Porto Rico, et lui arracha des excuses.

Brown était parti, mais Clark restait là, attentivement observé par les Français, tout comme son équipe de cinq consuls et deux vice-consuls. Les Français pensaient qu'ils avaient tous été en relation avec les mouvements nationalistes avant le début de la rébellion — même si leur attitude actuelle était jugée correcte. Mais, pour Paris, leur prudence, ajoutée à une neutralité jugée, elle, équivoque, venait seulement du souci de préserver l'Alliance atlantique[41]. Étant donné l'espèce de paranoïa dont la France était alors atteinte, on n'est guère étonné de ce que rapporte Robert Buron, savoir que quelques personnes haut placées imaginaient alors sérieusement l'arrivée au pouvoir, au nom d'une « rénovation politique », d'une alliance militaro-progressiste ayant pour objectif de conserver l'Algérie. L'armée adopterait une position antiaméricaine qui favoriserait un rapprochement avec l'URSS, l'extrême gauche étant censée accepter un changement de régime et une politique de fermeté en Algérie, en échange de progrès sociaux en métropole. Et de Gaulle couvrirait toute l'opération. Si de telles élucubrations étaient possibles, à l'été et à l'automne 1956, c'est que la crise algérienne commençait de se trouver, pour un temps, imbriquée dans une autre et même éclipsée par elle : on en était au début de l'affaire de Suez, nouvelle et sérieuse occasion de divergence, voire d'affrontement, entre Paris et Washington.

L'affaire de Suez

Les Français avaient établi une relation causale directe entre ce qui se passait en Égypte et l'insurrection algérienne. Pour eux, Gamal Abdel Nasser, le leader égyptien, était à l'origine de la vague de nationalisme arabe radical qui balayait alors tout le Moyen-Orient et c'était auprès de lui principalement que les rebelles algériens puisaient du soutien. Ils se persuadèrent donc rapidement que renverser le Raïs était le moyen d'étouffer la rébellion algérienne. L'hostilité de Paris à Nasser trouvait un écho favorable à Londres, mais Washington était beaucoup plus hésitant sur la manière d'agir avec lui, et l'union des trois Occidentaux ne résista pas aux tentatives faites par les Français et les Britanniques pour le renverser. L'épisode devait être déterminant pour la structure ultérieure des relations entre la France, les Anglo-Saxons et l'Europe dans son ensemble. On connaît les grandes lignes de l'affaire de Suez : la Grande-Bretagne s'associa au projet français qui prévoyait d'amener les Israéliens à envahir le Sinaï égyptien, justifiant ainsi une intervention franco-britannique dans la zone du canal, officiellement pour protéger celui-ci et séparer les belligérants. Mais au lieu de soutenir tranquillement l'opération, comme l'avaient escompté les Franco-Britanniques, les États-Unis la condamnèrent publiquement et, par leurs menaces sur la livre sterling, obligèrent les Britanniques à s'en retirer. Ceux-ci, contraints une fois encore de choisir entre la France et les États-Unis, s'alignèrent sur Washington, provoquant une rupture définitive

comme puissance militaire avec une politique étrangère commune —, mais paradoxalement, dans le pays qui avait sans doute le plus fait pour l'intégration européenne, les citoyens, consultés par référendum, ont rejeté ce traité.

La manière la plus optimiste de conclure un survol de l'histoire agitée des relations franco-américaines aurait été de faire observer que, dans un avenir prévisible, elles allaient se transformer en des relations européano-américaines. Mais l'échec du traité constitutionnel repousse cette transformation au mieux dans un avenir lointain. Il n'y aura pas d'Europe-puissance d'ici longtemps, si même il doit y en avoir jamais une, peut-être parce que les Français ont commencé à se rendre compte que, s'il y en a une, elle ne sera pas nécessairement une projection de la puissance française et qu'il n'est pas du tout évident qu'elle fera contrepoids à la puissance américaine. La France, en tant que puissance moyenne, aura toujours affaire à une Amérique plus puissante — avec laquelle être en désaccord. Mais, quels que soient les désaccords momentanés entre les gouvernements des deux pays, jamais leurs relations ne risqueront de troubler l'ordre mondial. L'Inde et le Pakistan peuvent aller jusqu'à un affrontement nucléaire, la Chine et les États-Unis aussi, peut-être. Il n'en sera jamais ainsi entre la France et l'Amérique. Les Français continueront d'investir tranquillement en Amérique et les Américains en France. Le flot des Français partant à la découverte des États-Unis n'est pas près de se tarir et, en sens inverse, des millions d'Américains continueront de visiter la France, d'admirer ses monuments et ses musées, de remplir ses hôtels de luxe et, pour les plus fortunés, de se presser dans ses restaurants trois étoiles. Objet de plaisir, la France est aussi pour les Américains objet d'étude : l'intérêt des universitaires pour son histoire et sa culture ne fléchit pas ; les Américains étudient la France plus que quiconque, peut-être autant voire plus que les Français eux-mêmes. Et l'on peut considérer que ce qui constitue vraiment les relations entre les deux pays, bien plus que les rapports souvent conflictuels entre leurs gouvernants, ce sont ces échanges, souvent heureux, entre leurs peuples.

notes

chapitre 1

1. Sur les relations franco-américaines au début de la guerre froide, voir *Irwin M. Wall, L'Influence américaine sur la politique française* (Paris : André Balland, 1989). Pour une vue d'ensemble de ces relations, voir Frank Costigliola, *France and the United States : The Cold Alliance since World War II* (New York : Twayne Publishers, 1992). Edgar S. Furniss, J.-R., *France, Troubled Ally : de Gaulle's Heritage and Prospects* (New York : Harper, 1960) 276-277, 295 est encore utile sur ces points. Voir aussi Edward Furodon, *The European Defense Community : A History* (New York : St. Martin's Press, 1980).

2. Charles-Robert Ageron, *Histoire de l'Algérie contemporaine, Tome II : de l'insurrection de 1871 au déclenchement de la guerre de libération (1954)* (Paris : Presses Universitaires de France, 1979), p. 480-484. Voir aussi John Ruedy, *Modern Algeria : The Origins and Development of a Nation* (Bloomington : University of Indiana Press, 1992), p. 114-126.

3. Martin Thomas, *The French North African Crisis : Colonial Breakdown and Anglo-French Relations, 1945-1962* (New York : St. Martin's Press, 2000), p. 72.

4. Georgette Elgey, *Histoire de la IVe République : la République des tourmentes, Tome 2, 1954-1959. Malentendu et passion* (Paris : Fayard, 1997), p. 432. Pierre Miquel, *la Guerre d'Algérie* (Paris : Fayard, 1993), p. 39-47.

5. Samya El Machat, *Les États-Unis et l'Algérie : de la méconnaissance à la reconnaissance, 1945-1962* (Paris : L'Harmattan, 1996), p. 18.

6. Irwin M. Wall's *L'Influence américaine sur la politique française* (Paris : André Balland, 1989), p. 582-594. Dans *Les Protectorats d'Afrique du Nord entre la France et Washington* (Paris : L'Harmattan, 1988), Annie Lacroix-Riz, accuse les États-Unis d'avoir essayé de supplanter l'influence française en Afrique du Nord en se servant de leurs bases militaires et en faisant pression sur la France pour qu'elle engage des réformes. Mais Lacroix-Riz n'utilise que les archives diplomatiques françaises (101-102, 111). Memorandum of Conversation, Paris, Schuman, Pinay, Acheson, James Dunn, et al., 28 May 1952, *Foreign Relations of the United States*, 1952-1954, 11, Part 1 : 767-769 (désormais FRUS, avec l'année et le numéro du volume).

7. El Machat, *Les États-Unis et l'Algérie*, p. 30-31.

8. « Current Developments in North Africa », 12 September 1952, Harry S. Truman Library, Independence, Mo., President's Secretary's File, CIA Reports. Cité dans Wall, *L'influence américaine*, p. 595.

9. Herman Lebovics, *True France : The Wars over Cultural Identity, 1900-1945* (Ithaca : Cornell University Press, 1992).

10. John Talbott, *The War Without a Name : France in Algeria, 1954-1962* (Paris : Knopf, 1981), p. 48. Alistair Horne, *A Savage War of Peace : Algeria 1954-1962* (New York : Viking Press, 1977), p. 85-122.

11. la citation vient de Robert J. McMahon, « Eisenhower and Third World Nationalism : A Critique of the Revisionists », *Political Science Quarterly* 101 : 3 (1986), p. 453-473. H. W. Brands, *The Specter of Neutralism : The United States and the Emergence of the Third World, 1947-1960* (New York : Columbia University Press, 1989), p. 5, 308 ; Peter L. Hahn, *The United States, Great Britain, and Egypt 1945-1956 : Strategy and Diplomacy in the Early Cold War* (Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1991). Irene L. Gendzier, *Notes from the Minefield : U.S. Intervention in Lebanon*

2. Dans *la France contre l'empire*, Pascal Boniface soutient que la crise provoquée par l'Irak est plus grave que celle liée au retrait de l'Otan, pendant laquelle les deux pays avaient maintenu entre eux un dialogue poli. Il ne faut pourtant pas oublier que, dans les années soixante, les dénonciations publiques de De Gaulle ne le cédaient guère en virulence aux explosions de fureur d'hier. la différence est qu'en 1966, le président Johnson avait interdit toute expression de colère de la part du gouvernement américain, et qu'en 2003, c'est Bush lui-même qui a encheriert les débordements anti-français, tandis que sa conseillère pour la sécurité, Condoleezza Rice, menaçait ouvertement de « punir » la France, essayant ainsi grossièrement d'obliger le gouvernement français à se soumettre. Mais celui-ci a su adopter l'attitude qu'avaient eue les dirigeants américains à l'époque de De Gaulle : attendre patiemment que des personnes plus raisonnables arrivent à la tête de l'État dans l'autre pays. Notons enfin que la crise de 2003, pas plus que celle de 1966, n'a pas empêché les deux pays de poursuivre leur coopération.

bibliographie

Cette bibliographie ne prétend pas être exhaustive. Il s'agit seulement des archives et des sources publiées que j'ai utilisées et des livres publiés et des articles que j'ai trouvé les plus utiles à la rédaction de cette étude.

Sources primaires

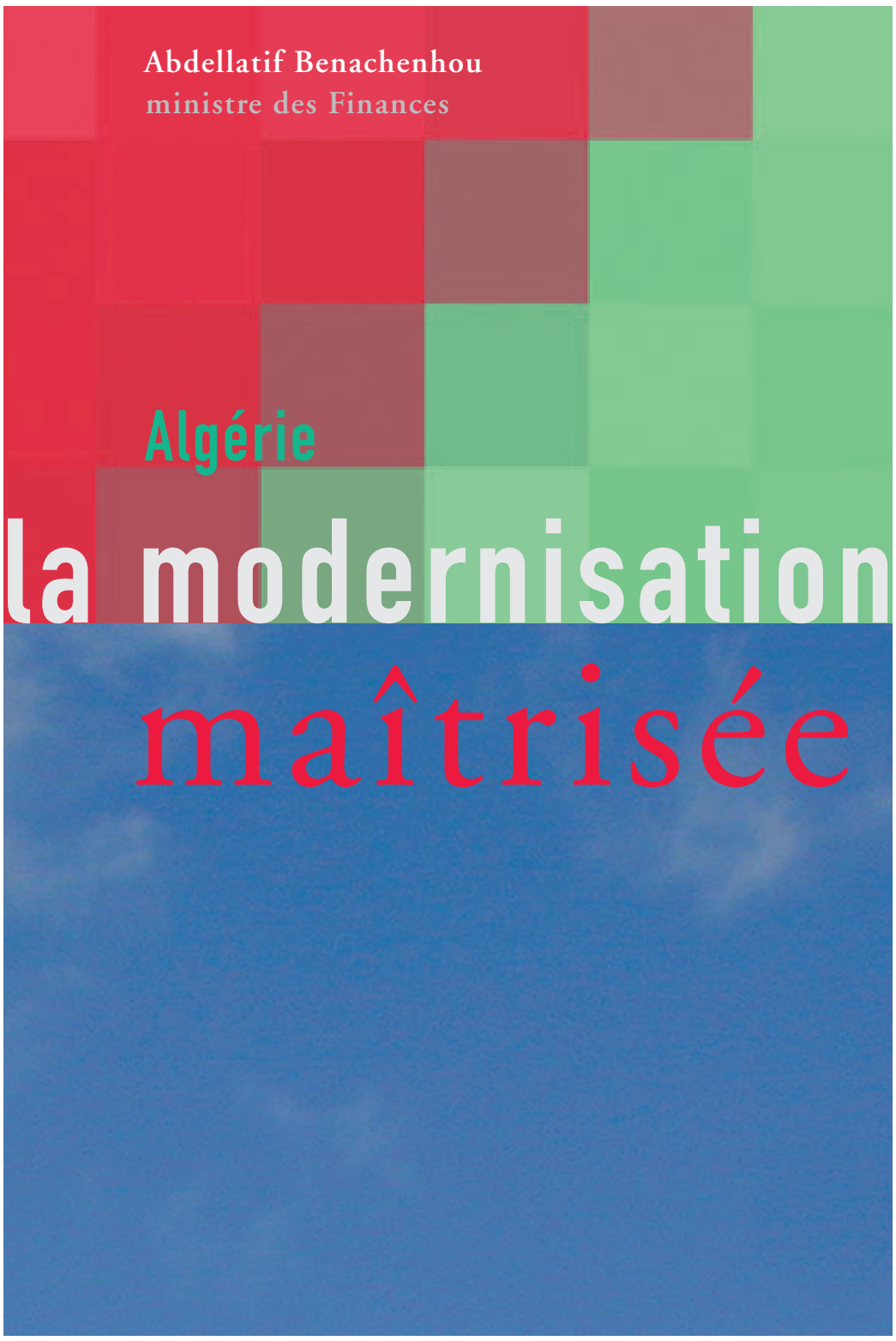
National Archives and Records Service, Washington, D.C. (NA)
Archives du ministère des Affaires extérieures, Quai d'Orsay, Paris, France. (MAE)
Archives de l'histoire des armées, ministère de la Défense Nationale, Château de Vincennes, Paris. (AA)
Archives d'histoire d'Outre-Mer, Aix-en-Provence, France. (AOM)
Archives nationales, Paris, France. (AN).
Dwight D. Eisenhower Library, Abilene, Kansas. (DDE)
John Foster Dulles Papers, Mudd Library, Princeton University
Oral History Project, Columbia University

Sources diplomatiques publiées

Foreign Relations of the United States, 1954-1962. (FRUS)
Documents diplomatiques français, 1954-1962. (DDF)

Mémoires et sources secondaires

Abbas, Ferhat. *Autopsie d'une guerre : l'aurore*. Paris : Garnier Frères, 1980.
Ageron, Charles-Robert. *Modern Algeria : A History from 1830 to the Present*. Translated by Michael Brett. London : Hurst and Co., 1991.
Ageron, Charles-Robert. *La décolonisation française*. Paris : Armand Colin, 1994.



Format 140 x 205 mm, 152 pages.

Abdellatif Benachenhou a écrit « Algérie, la modernisation maîtrisée ». Ministre des Finances, il est professeur agrégé de sciences économiques et diplômé de l'institut des Sciences politiques de Paris. Il a été doyen de la faculté des Sciences économiques d'Alger de 1972 à 1976, secrétaire général de l'association des Économistes du Tiers-Monde de 1976 à 1982 et président de la commission des Affaires économiques et sociales du FLN en 1977 et 1978, puis ministre des Finances de 1999 à 2001 et conseiller du Président de la République pour les affaires économiques. Abdellatif Benachenhou est l'auteur de dix ouvrages sur l'analyse économique, l'économie algérienne, la coopération internationale et l'environnement.

Algérie 2000-2008. la modernisation maîtrisée

Abdellatif Benachenhou
ministre des Finances

Algérie
la modernisation maîtrisée

La modernisation n'est pas une soirée de gala. Les Algériens l'ont appris à leurs dépens au cours des années soixante-dix et quatre-vingt qui ont, au motif d'un changement social accéléré, conduit à une situation de dérèglements économique, d'autoritarisme politique et de marginalisation culturelle pour certains. Le lit de l'extrémisme politique était ainsi fait. A suivi une longue tragédie nationale qui a failli emporter la nation et l'État au cours des années quatre-vingt-dix. Depuis cinq ans, la politique de concorde civile, l'ouverture économique et le pluralisme politique et culturel ont ouvert la voie à une modernisation mieux maîtrisée et conduite par un plus grand nombre. Elle consomme du temps, mais le temps social est ainsi fait qu'il faut le respecter.

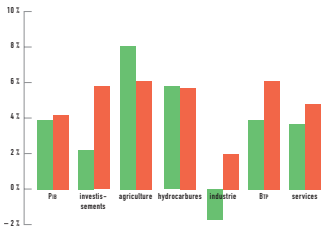
aujourd'hui, les réalisations

les chiffres

aujourd'hui, les réalisations

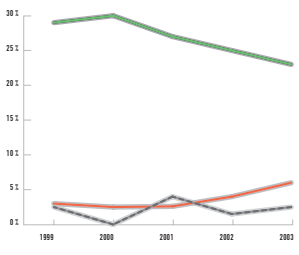
« Plus on connaît, plus on aime. »
Léonard De Vinci, 1452-1510

évolution des **taux de croissance moyens** en volume
en 1995-1998 et en 1999-2003



Le chômage est en baisse rapide

évolution des **taux** de **chômage**, d'**inflation** et de **croissance**

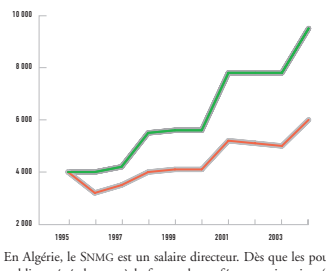


Avec un million d'employés du secteur informel ce taux baisse à 20%.

La maison Algérie gagne beaucoup plus qu'elle ne dépense. Grâce à ces recettes (24 milliards de dollars en 2003) elle a importé toutes sortes de biens et de services, payé ses dettes rubis sur ongles et augmenté ses réserves de plus de 28,5 milliards de dollars. Elle regarde l'avenir sereinement. L'évolution de la parité euro-dollar est préoccupante pour les autorités financières. Elles s'évertuent à en limiter l'impact notamment par une gestion active de la dette extérieure.

Les Algériens vivent mieux

évolution du **SNMG nominal** et du **SNGM réel**, en dinars



En Algérie, le SNMG est un salaire directeur. Dès que les pouvoirs publics, généralement à la faveur de conférences tripartites (syndicat, patronat, État) décident de la hausse du SNMG s'ouvrent dans l'ensemble de l'économie des négociations de branches relatives aux conventions collectives. Elles finissent généralement par des hausses de salaires qui rétablissent l'ouverture de l'éventail. Voilà pourquoi l'Algérien, notamment, le salarié a retrouvé l'espoir et le chemin de la consommation.

Génération après génération, les femmes représentent une chance pour l'Algérie.

La femme confortée

Éducation et emploi : une présence dominante ou croissante.

pourcentage de filles dans les effectifs

cycles	1987	1998	1999	2003
primaire (six années)	44,0 %	45,9 %	46,6 %	48,0 %
moyen (trois années)	40,7 %	44,1 %	47,2 %	48,2 %
secondaire (trois années)	43,5 %	49,8 %	54,9 %	55,0 %
supérieur	35,0 %	42,0 %	54,0 %	55,0 %

les lauréats du bac : mentions « très bien »

	total	garçons	filles
1999	42	22	20
2000	54	27	27
2001	94	53	41
2002	51	25	26
2003	45	29	16

Une grande alliance politique pour plus d'ambition et pour plus de liberté

La concorde civile, le renouveau international, les progrès économiques et sociaux acquis au cours des cinq dernières années forment maintenant un socle formidable pour des actions futures d'envergure. Il faut de la stabilité, il faut de la continuité dès lors que la direction est bonne. Stabilité et continuité seront rendues possibles par l'émergence et la consolidation d'une grande alliance politique tournée vers la modernité, respectueuse des différences, mais mobilisée pour la seule valeur qui compte : la pérennité d'une Algérie moderne ■

Format 140 x 205 mm, 184 pages.

Abdellatif Benachenhou a assuré
la coordination des rencontres
et l'édition de ce livre. Ancien ministre
des Finances, il est professeur agrégé
de sciences économiques et diplômé
de l'institut des Sciences politiques
de Paris. Il a été doyen de la faculté
des Sciences économiques d'Alger
de 1972 1976, secrétaire général
de l'association des Économistes
du Tiers-Monde de 1976 à 1982
et président de la commission
des Affaires économiques et sociales
du FLN en 1977 et 1978,
puis ministre des Finances
de 1999 à 2001 et de 2003 à 2005.
Il est conseiller du Président
de la République pour les affaires
économiques.
Abdellatif Benachenhou est l'auteur
de plus de dix ouvrages sur l'analyse
économique, l'économie algérienne,
la coopération internationale
et l'environnement.

Personne ne doute que l'Algérie de demain aura un besoin pressant de ses ressources naturelles pour son développement. Personne ne doute non plus que l'Algérie d'aujourd'hui gaspille massivement ses ressources naturelles en terres, en eaux, en énergie et en espaces, hypothéquant le sort des générations futures. Personne ne conteste que l'accès à ces ressources, pour les entreprises et les ménages, constitue un mode de soutien au pouvoir d'achat des uns et à la compétitivité des autres. Mais cette redistribution, à travers les prix notamment, n'est pas nécessairement équitable. Loin s'en faut. Personne ne conteste non plus que l'Algérie a vocation à utiliser sa base naturelle, notamment en énergie, pour construire et élargir ses avantages compétitifs en économie ouverte puisque c'est la voie qu'elle a choisie, à juste titre.

Bien sûr, les ressources naturelles ne sont pas un stock immuable et leur volume peut varier. Encore faut-il que le financement de cette croissance soit possible, à des conditions acceptables et sans peser indûment sur la ressource publique qui peut être allouée à d'autres usages, plus prioritaires. Encore faut-il aussi que la croissance de ce stock toujours nécessaire soit accompagnée par une lutte acharnée contre toutes les formes de gaspillage en terres, en eaux, en énergie, en espaces. Le prix de la ressource est fondamental dans cette lutte.

Cet ouvrage est le résultat des travaux d'une rencontre internationale organisée à Alger en avril 2005. La richesse des débats, la diversité des approches et la qualité des synthèses permettent de proposer au public une publication utile pour l'action. Demain, il sera trop tard.

9 "782914"531047"
ISBN 2-914531-04-4, 25 euros

Abdellatif Benachenhou le pr!x de l'avenir

Abdellatif Benachenhou

le pr!x de l'avenir

le développement durable en Algérie

Ont animé les rencontres
et participé à cet ouvrage :

Mustapha Baba Ahmed, directeur
général de la banque algérienne
du Commerce extérieur.

Hadji Baba Ammi, directeur général
du Trésor au ministère des Finances.

Rachid Babaghayou, conseiller
du président-directeur général
de Sonatrach, chargé de la production,
ancien vice président de Sonatrach.

Mohammed Elyes Mesli,
ancien ministre de l'Agriculture.

Tahar Hadji, consultant
en ressources en eau,
ancien directeur central
au ministère de l'Hydraulique.

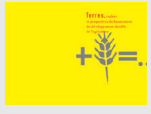
Mourad Khelladi,
consultant international.

Sandra Martinez, directrice
de la Sécurité et des Affaires
communautaires de Pluspetrol.

Alberto Moons vice président
de Pluspetrol, chargé
du développement et des affaires
internationales.

de l'avenir

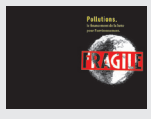
Le prix de l'avenir (6)
Le poids du passé (7)
Les politiques publiques récentes (9)
Les questions à résoudre (11)



Terres, état des lieux (14) La question agricole (14) Une politique agricole durable (17) Des problèmes anciens (19) Propositions (23)
Bilan d'étape (34) Propositions sur la question foncière (34) Le financement du développement durable de l'agriculture (35) La formation, la recherche et le développement (36)
Témoignages. La question foncière (38) La sécurisation foncière (38) La politique foncière en France (40) Pour une adaptation de la politique forestière (41) Bilan du programme national de recherche (42) La filière de progrès technique agricole (42)

Eaux, état des lieux (46) Eau potable et irrigation : tensions et solutions en matière de financement (46)
Bilan d'étape (64) Dessalement (67) Comment adoucir le prix de l'eau dessalée? (69)
Témoignages (70) Les instruments financiers pour l'efficacité et la durabilité de la gestion (70) La gestion intégrée (70) L'organisation du service d'eau et l'assainissement en France (71)

Énergies, état des lieux (74) Toujours plus d'énergie, oui… mais pour le développement durable (74) Le rôle essentiel de l'efficacité énergétique (82) L'énergie en partage : Total et le développement durable (87) La vérité des prix intérieurs de l'énergie (88)
Bilan d'étape (92) La tarification (93) L'efficacité énergétique (94) Les énergies nouvelles et renouvelables (95) Sonelgaz et l'électricité solaire rurale (95)
Témoignages (96) L'expérience française en matière de régulation de l'énergie (96) La création d'un marché concurrentiel de l'électricité en Algérie (97) Le secteur de l'énergie et la promotion de l'efficacité énergétique (98) La promotion des énergies renouvelables (99) La Sonatrach et le développement durable (100)



Pollutions, état des lieux (106) Le financement de la lutte contre les pollutions (106) Maîtriser le projet du métro d'Alger (126) Actions de Sonelgaz au service du développement durable (128)

Eaux, financements du service public de l'eau et de l'assainissement et stratégie pour l'irrigation.

les projets en cours

projet	localisation	capacité (m3/j)	procédé	partenaires
sociétés de projet créées, montage du financement en cours				
Kahrama	zone industrielle d'Arzew	90 000	MSF	BUA 80% AEC 20%
Hamma Water Desalination	Hamma, Alger	200 000	osmose inverse	Ionics 70% AEC 30%
Aguas de Skikda	zone industrielle de Skikda	100 000	osmose inverse	Geida 60% Aec 40%
Béni-Saf Water Company	Béni-Saf, Ain Témouchent	150 000	osmose inverse	Geida 60% AEC 40%
ouvertures des offres commerciales prévues au 1er semestre 2005				
Cap Djinet	Cap Djinet	100 000	osmose inverse	partenaire 60% AEC 40%
Zeralda	Zeralda, Alger	100 000	osmose inverse	partenaire 60% AEC 40%
Mostaganem	Mostaganem	100 000	osmose inverse	
Tlemcen(*)	Honaine et Sidna Ouchaa	100 000	osmose inverse	
ouvertures des offres techniques prévues au 2e semestre 2005				
Jijel	Jijel	50 000	osmose inverse	
El-Tarf	Echott, El-Tarf	50 000	osmose inverse	
projets à lancer				
Aioun el Turk	Oran	50 000	osmose inverse	

Les tarifs de livraison varient entre 0,7 et 0,87 dollar le m³ ; ces tarifs sont basé sur un prix de 2,2 dollars le million du BTU pour le gaz livré aux unités de dessalement. * à porter à 200 000 m³/j.

Comment adoucir le prix de l'eau dessalée ?

Personne ne doute que le prix de l'eau dessalée devra être subventionné, mais de combien? Tout est dans la mesure. Faut-il agir en amont sur le coût du financement des projets en subventionnant les taux d'intérêt pour les emprunteurs. C'est la voie que semblent choisir les pouvoirs publics mais elle n'est pas sans obstacles : comment s'assurer que la ressource financière, à bon marché, ne sera pas gaspillée par les uns ou les autres? Comment assurer l'égalité de traitement entre toutes les banques de la place dans la distribution du crédit aux entreprises de dessalement? Comment s'assurer que la subvention du crédit aura un vrai impact sur les prix de cession par les producteurs aux distributeurs et ne sera pas absorbée par d'autres marges? Comment préserver les intérêts du Trésor public? Faut-il, au contraire, laisser jouer le marché à toutes les étapes (investissements, financement, prix) et mettre en concurrence les producteurs sur les prix de cession aux distributeurs. Le rôle de Sonatrach, client intermédiaire mais par ailleurs copropriétaire des unités de dessalement par ses filiales, doit être clarifié au mieux.

Geida à l'avant-garde du dessalement

Parmi les entreprises espagnoles de la nouvelle génération d'investisseurs en Algérie, Geida s'est installé dans le domaine du dessalement. Ce consortium qui réunit quatre entreprises — Cobra, Sadyt, Besesa, Codesa —, créé en mai 2004, s'est associé à l'Algerian Energy Company (AEC) pour produire de l'eau dessalée déjà sur deux sites. Le consortium Geida-Skikda met à profit l'avance technologique espagnole pour prendre une longueur d'avance sur les concurrents dans un secteur appelé à se développer fortement en Algérie et en Afrique. Chacun attend de ce cnosortium des performances techniques de haut niveau et une maîtrise des coûts dont ils sont parfaitement capables.

Le financement de la lutte contre la pollution de l'eau en Tunisie, par Neji Abid, Onas Tunisie

Avec la mise en place dès 1974 de l'Onas, office national d'Assainissement, chargé des études et de la planification, des travaux, de l'exploitation et de l'entretien des réseaux d'assainissement et des stations d'épuration, la Tunisie a clairement affiché sa volonté de lutter contre la pollution hydrique, avec tous les effets positifs sur la santé et la salubrité publique et le développement du tourisme. Disposant de 5 400 employés avec un encadrement de haut niveau (600 cadres dont 280 ingénieurs), l'Onas gère 80 % de l'assainissement en Tunisie, l'ensemble des stations d'épuration réalisées étant opérationnelles.

Pour assurer la pérennité du service, les charges d'exploitation sont effectivement recouvrées. La redevance d'assainissement payée par les usagers représente 60 % du montant recouvré. La structure de la redevance est basée sur le principe de solidarité entre les différentes catégories d'usagers : elle est de 0,083 dinar tunisiens/m³ pour la tranche sociale et atteint 0,497 dinar tunisiens/m³ pour les tranches élevées (1 dinars tunisien = 0,67 euros). Enfin, il faut noter que l'assainissement représente 32 % de la facture de consommation de l'eau potable.

Le mécanisme de développement propre (protocole de Kyoto), par H. Chalal et Sasha T. Djumena, Banque mondiale

Le mécanisme de développement propre (MDP) constitue une opportunité pour lier les préoccupations environnementales globales et locales. Aussi est il est important de mettre rapidement en place l'autorité nationale désignée (AND) pour rendre possible la réalisation d'opérations MDP. Son rôle sera d'adopter des critères internationaux, de développer des critères nationaux, d'établir des procédures pour l'évaluation, l'approbation et la présentation des projets. La Banque mondiale est habilitée à accompagner la mise en œuvre de projets MDP. En tant qu'intervenant sur le marché des crédits d'émission, elle accorde une importance particulière au volet contribution au développement durable. Elle assure le risque de non-enregistrement des crédits d'émissions générées et assiste le pays bénéficiaire dans la création d'actifs carbone (réductions d'émissions certifiées : REC)

Un premier projet en négociation avec la Sonatrach et relatif au torchage des gaz à Ohanet, qui induirait un potentiel de réduction de 5,6 millions de tonnes de carbone, a été exposé.

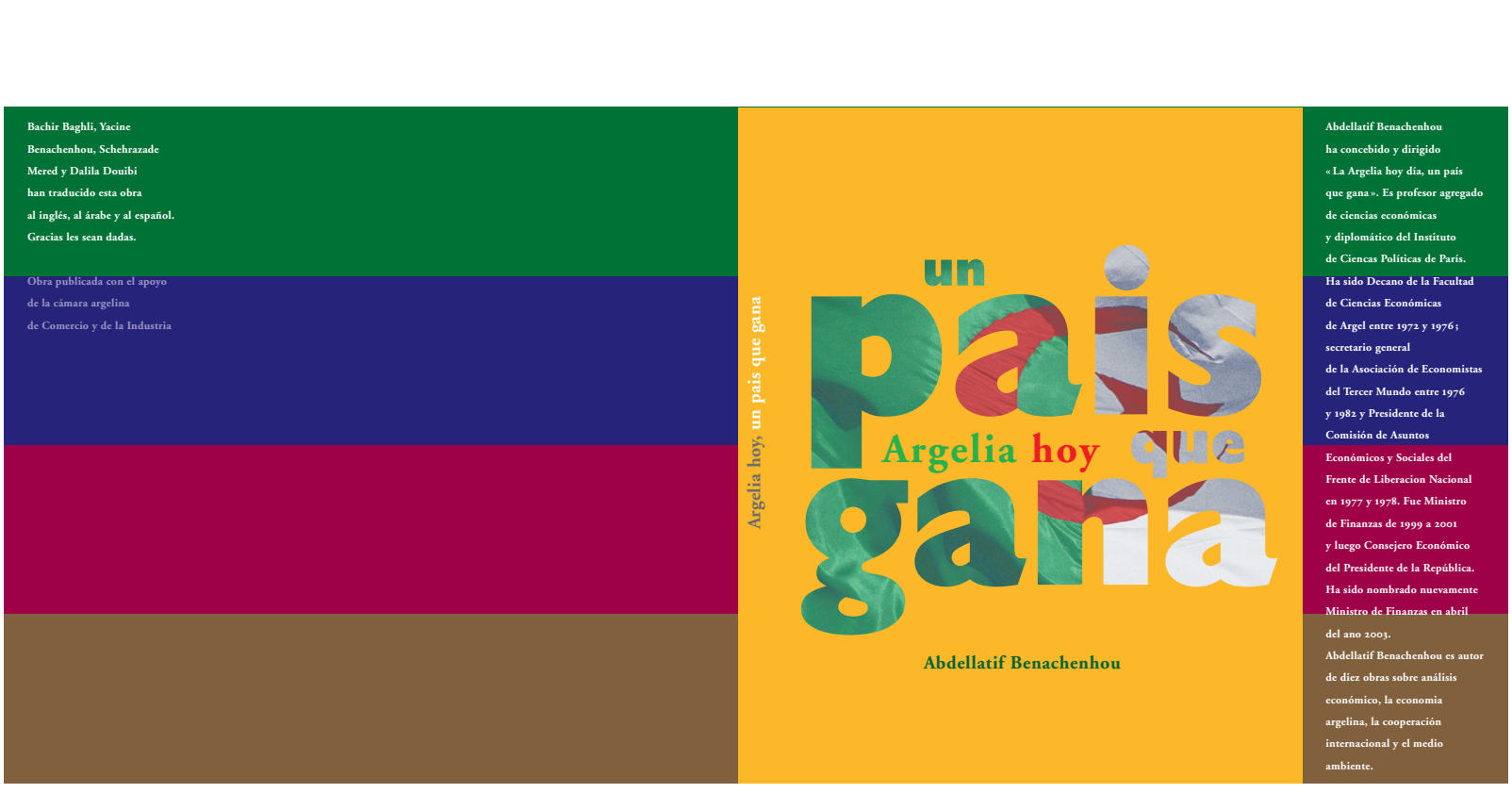
Les économies d'énergie : les entreprises algériennes y viennent aussi

À l'initiative de l'agence pour la Promotion et la Rationalisation de l'usage de l'énergie (Aprue), une enquête a été lancée auprès de 300 entreprises algériennes, parmi les plus polluantes. Plus du tiers des entreprises, représentant plus de la moitié de la consommation d'énergie du secteur industriel, ont répondu au questionnaire et se disent prêtes à limiter leurs émissions de gaz à effet de serre : le point de départ est de réaliser un audit énergétique qui doit être rendu obligatoire pour les projets industriels. Viendra l'étape de la mise à niveau environnementale grâce à des équipements, à des technologies et à des financements adéquats.

Le projet d'« efficacité énergétique dans l'industrie » sera proposé au fonds de l'Environnement mondial pour financement. Viendra alors la lutte contre la consommation boulimique d'énergie par l'électroménager.

Format 180 x 230 mm, 144 pages.

Versions française, anglaise et espagnole.



Format 140 x 205 mm, 336 pages.

Introduction (p. 7)

1 **Synthèses, instruments de travail, colloques, mélanges**
1.0 Sites internet (p. 8) **1.1** Synthèses, recueils de documents, bibliographies, ouvrages de grande diffusion, catalogues (p. 9) **1.2** Mémoires, comptes rendus de voyages, histoire de l'érudition, historiographie (p. 12) **1.3** Colloques, mélanges, recueils d'articles (p. 14) **1.4** Recueils de documents (p. 21) **1.5** Sources classiques : éditions et commentaires (p. 23).

2 **Nouveaux documents, rapports de fouilles et de prospections**
2.1 Phrygie Hellespontique (p. 32) **2.2** Lydie (p. 35) **2.3** Carie (p. 38) **2.4** Lycie (p. 39) **2.5** Phrygie (p. 43) **2.6** Cappadoce (p. 43) **2.7** Arménie et Caucase (p. 44) **2.8** Cilicie (p. 47) **2.9** Transeuphratène et Chypre (p. 52) **2.10** Égypte **2.11** (p. 57) Babylonie et Mésopotamie (p. 63) **2.12** De Suse à Ecbatane (p. 69) **2.13** Plateau iranien, Asie centrale, vallée de l'Indus et Golfe Persique (p. 73) **2.14** Publications isolées d'objets (p. 75).

3 **De Cyrus à Darius III : histoire politique de l'Empire et de la dynastie achéménides**
3.1 Les Perses avant l'Empire (p. 77) **3.2** Cyrus et Cambyse (p. 79) **3.3** Darius et Xerxès (p. 82) **3.4** Artaxerxès I et Darius II (p. 89) **3.5** D'Artaxerxès II à Darius III (p. 92) **3.6** Darius III et la chute de l'Empire (p. 93).

4 **Au centre de l'Empire : lieux et enjeux du pouvoir.**
4.1 Palais, images et résidences (p. 100) **4.2** Gens et vie de cour (p. 107) **4.3** Royauté, éthique et religion (p. 112).

5 **Domination impériale et dynamiques régionales**
5.1 Peuples et satrapies (p. 118) **5.2** Routes et itinéraires (p. 125) **5.3** Tribut et terres, taxes et monnaies (p. 127) **5.4** Douanes et échanges (p. 132) **5.5** Études régionales : 5.5.1 Perse : tablettes de Persépolis (p. 133) ; 5.5.2 Babylonie (p. 136) ; 5.5.3 Asie Mineure (p. 148) ; 5.5.4 Transeuphratène (p. 154) ; 5.5.5 Égypte (p. 162) ; 5.5.6 Bactriane et Asie centrale (p. 162) ; 5.5.7 Inde (p. 165) ; 5.5.8 Golfe persique (p. 166).

6 **Peuples, langues, cultes et cultures : acculturations personnelles et politique impériale**
6.1 Diaspora impériale et contacts inter-ethniques (p. 166) **6.2** Langues et communications (p. 169) **6.3** Pouvoir impérial, Perses et sanctuaires locaux (p. 176) **6.4** Perses et non-Perses (p. 187) **6.5** Images perses dans les provinces (p. 191) **6.6** Images royales et pouvoir achéménide (p. 200) **6.7** Sur les marges et au-delà (p. 204).

bibliographie (p. 207)
indices (p. 277)
table des figures (p. 333)

que celui existant entre Juda et les autorités impériales. C'est ce dont témoigne éloquemment la publication récente de monnaies par Meshorer-Qedar 1999 [419], qui vient confirmer les conclusions que l'on pouvait tirer du premier volume (Hep 734-736; Uehlinger 1999 : 178; BHAch I, 29-30 sur les empreintes publiées par Leith 1997*). Les auteurs dressent eux-mêmes la liste des thèmes perses, p. 43sq. (voir également les intéressantes réflexions de Bodzek 2000) : outre les figures royales (ci-dessous **§ 6.6**), notons des gardes face à face (n° 49, 50 = **fig.24b**), un Perse sur son trône examinant une flèche, comme sur des monnaies ciliciennes de Tarkumuwa (p. 46-47), par exemple la monnaie 45 (**fig. 24a**), dont le revers ne manque pas non plus d'intérêt : représentation d'un temple avec deux femmes debout [420]. On notera aussi que d'autres thèmes témoignent d'influences autres, par exemple des têtes d'Aréthusa et d'Athèna (p. 41), Héraklès (?, p. 49).

fig. 24a-b. Monnaies de Samarie (Meshorer-Qedar 1999, n° 49 et 44)

419 Sur l'importance des monnaies comme *media*, cf. aussi Uehlinger 1999 : 175-179.

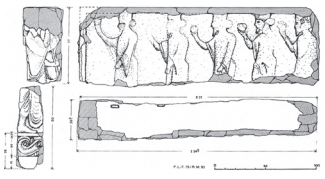


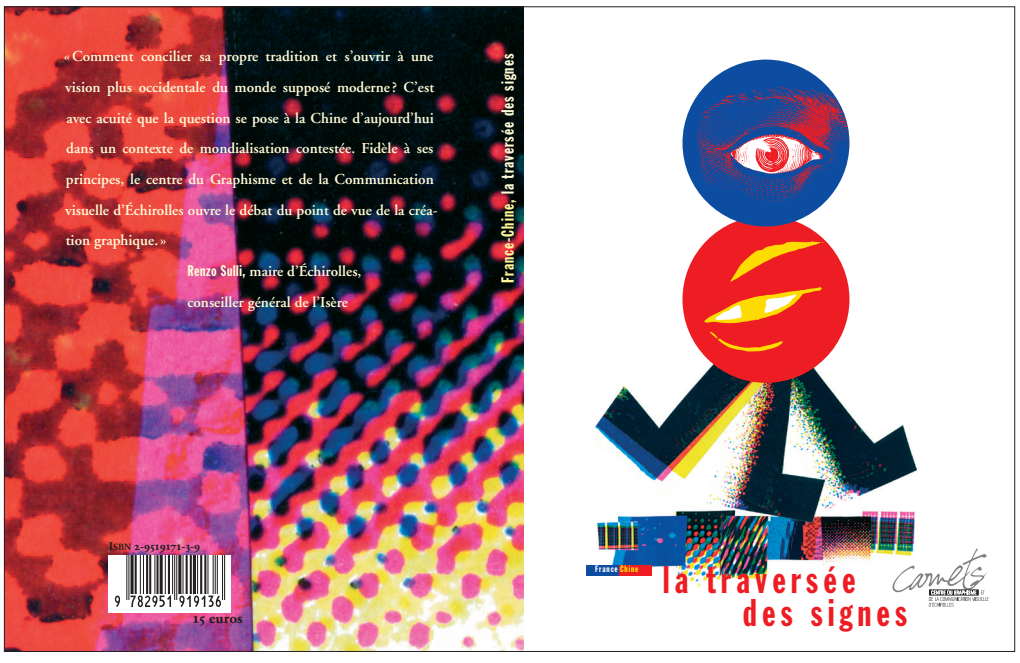
fig. 25. Meydancıkkale. Bloc 1, petit côté (Davesne 1998b, fig. 4).

Parmi les documents les plus récemment publiés (mais connus depuis quelques années néanmoins : BHAch I, 27, fig. 8), on doit noter les reliefs « persépolitains » de **Meydancıkkale** en Cilicie, qu'A. Davesne (1998b) vient de présenter avec photographies et dessins (**fig. 25**).

Davesne interprète les blocs sculptés comme « la représentation de deux processions de notables habillés à la perse se dirigeant fers l'entrée d'un édifice consacré à un envoyé du Grand Roi », — édifice aujourd'hui disparu que l'on pourrait situer sous le bâtiment A (p. 297) [421]. Par ailleurs, « ce respect de l'art officiel iranien conduit à une double conclusion : d'une part, le comman-

420 Voir le commentaire intrigué des auteurs, p. 47-48, qui, tout en marquant les différences, la rapprochent de la monnaie bien connue de Tarkumuwa (qu'ils appellent Datamès), qui a fait couler tant d'encre (cf. Hep 686, 1020). Il pourrait s'agir selon eux d'une représentation du temple du Mt Garizim, que les plus récentes fouilles dateraient du quatrième siècle. Mais, se demandent-ils, sans pouvoir répondre à la question : pourquoi ces deux personnages féminins?

Format 160 x 210 mm, 96 pages.

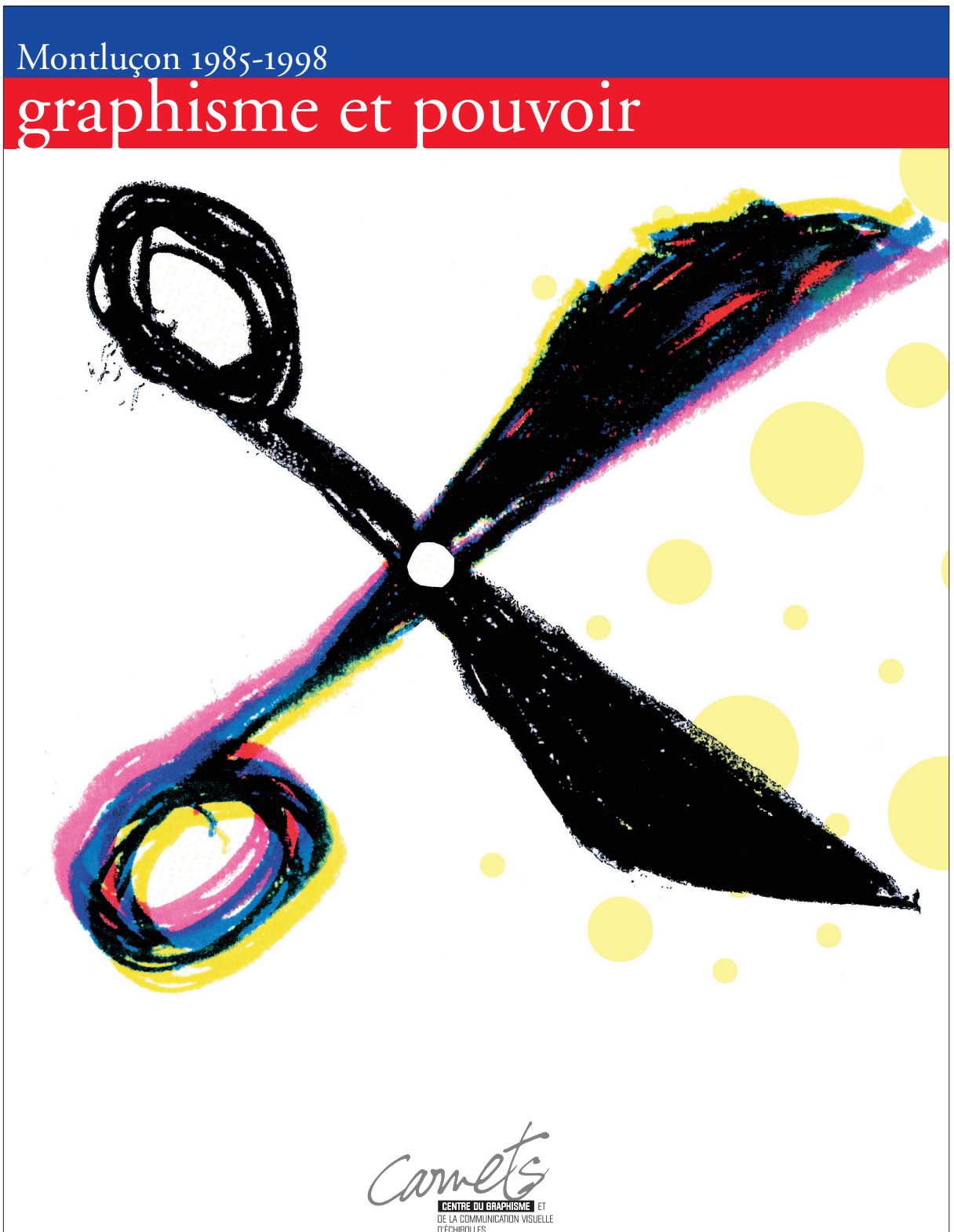

«Comment concilier sa propre tradition et s'ouvrir à une vision plus occidentale du monde supposé moderne? C'est avec acuité que la question se pose à la Chine d'aujourd'hui dans un contexte de mondialisation contestée. Fidèle à ses principes, le centre du Graphisme et de la Communication visuelle d'Échirolles ouvre le débat du point de vue de la création graphique.»
Renzo Sulli, maire d'Échirolles,
conseiller général de l'Isère
France-Chine, la traversée des signes
ISBN 2-9519171-1-9
9 782951 919136
15 euros
France Chine
la traversée des signes
Comets

4
hein!
5

6
La France et la Chine
relèvent de sémiotiques
radicalement différentes,
le regard ne suffisant pas
pour comprendre, voici
quelques éléments
du dessous des images.
hein!
Les analyses sémantiques des images sont de Yolaine Escande, sinologue et calligraphe, chargée de recherche au CNRS-EHESS et de Fiorella Allio, sinologue et
7

8
hein!
l'argent
Chen Fang, jeu de cartes-calendrier pour la banque Paribas, 1995
Monnaie de la principauté de Jin, période des Printemps et Automnes (VIIe siècle avant J.-C.).
Le jeu de cartes comporte, en lieu et place des personnages ou des symboles courants sur les cartes occidentales, des images se rapportant aux pièces de monnaie en bronze de la Chine ancienne.
Par exemple, le 4 de pique, en forme de bêche, est emprunté à la monnaie de la Chine préimpériale (avant 221 avant J.-C.). Le 6 de pique (voir pages 82-83), en forme de lame de couteau, est emprunté à la monnaie de l'État de Zhao datant de 403-222 avant J.-C., de même que le 8 de trèfle. Le 5 et le 8 de trèfle sont constitués de pièces en forme de lames de couteaux. Les motifs qui ornent ces cartes rappellent les peintures sur les laques de la période des Han : celui du 8 de trèfle représente un dragon stylisé.
Sur l'as (voir page 83) est indiquée l'année dont les chiffres correspondent à différentes valeurs très positivement connotées et auxquelles tout le monde aspire : 1 la paix, 9 l'amour et 6 — qui est un 9 inversé —, la chance. L'image de la carte (le rond avec un carré au centre) rappelle les pièces traditionnelles que l'on retrouve tout au long de l'histoire chinoise, la plupart du temps inscrites de caractères chinois indiquant la dynastie et l'ère. Le rond correspond au ciel et le carré à la terre. Les signes emblématiques figurés à l'intérieur de la pièce sont la svastika bouddhique et les caractères du bonheur et de la longévité, en rouge sur un fond doré, tels ceux qui sont écrits sur les cartes de vœux chinoises ou sur les bijoux en or en forme de pièces traditionnelles. Le rouge est en effet la couleur des événements fastes et le jaune-doré de la réussite sociale.
L'association par le graphiste de la monnaie à ces idées souligne la mise en avant récente, dans la Chine dirigée par un parti communiste, de l'économie de marché et de la société de consommation.
La monnaie la plus ancienne est, en Chine comme dans beaucoup de cultures, le cauris, employé au néolithique, mais aussi sous les dynasties Shang et Zhou occidentaux (XVIe siècle-771 avant J.-C.), alors que parallèlement apparaissaient des pièces en bronze et des poids en métal. Les pièces sont parfois trouées afin d'être attachées en ligatures avec un lien et suspendues à la ceinture. Dès le VIIe siècle avant J.-C. sont fondues des pièces rondes et des sapèques en forme de cauris, mais aussi de bêches, de pelles, de houes ou de lames de couteaux, qui correspondraient à des monnayages de principautés ; ces formes soulignent dans le cas de la Chine la prégnance de l'économie agricole et du mode de vie lié à la culture de la terre. L'unification de la Chine et la création de l'empire par le Premier empereur, Shihuang des Qin en 221 avant J.-C., ont pour conséquence la mise en place d'un système monétaire centralisé, avec une monnaie de bronze indexée sur l'or. Au IXe siècle, les Chinois ont inventé le papier-monnaie.
Monnaie de l'État de Qi datant des Royaumes Combattants (475-221 avant J.-C).
Monnaies des Han de l'Ouest, interrègne de Xinmang (9-23 après J.-C.).
9

16
hein!
l'écriture
Lamelles de bambou datant des Han de l'Est (vers 93 av. J.-C.).
Les premiers témoignages sur l'écriture chinoise remontent au XXe siècle avant Jésus-Christ. Ils sont constitués par des inscriptions divinatoires gravées sur des os ou des carapaces de tortues. Étant donné la qualité de leur graphisme, ils doivent être l'aboutissement d'une longue élaboration. Depuis leur origine, les caractères se sont multipliés pour atteindre le nombre de 50 000. Chaque caractère est composé d'un nombre déterminé de traits, compris entre un et trente. En fonction, notamment, des outils et des supports utilisés, la graphie des caractères chinois a beaucoup évolué depuis l'antiquité. Au début, ils furent inscrits sur des os et des carapaces de tortues
Caractères monumentaux gravés sur des rochers (en haut), et sur une stèle dans le parc d'un monastère bouddhiste.
Carte du début du XXe siècle souhaitant longue vie («cent façons d'écrire le caractère longévité»), en écriture sigillaire.
Peinture sur papier de la dynastie des Ming (XVIe siècle): image et texte sont étroitement liés.
Cang Jie, l'inventeur mythique de l'écriture : ses deux paires d'yeux lui permettaient de mieux observer la nature.
à l'aide de poinçons imbibés de laque, puis moulés dans du bronze et gravés dans la pierre. Après la diffusion du pinceau, on trouve des inscriptions sur des lamelles de bambou, sur des rouleaux de soie et enfin, à partir du IIIe siècle avant notre ère, sur du papier. Les instruments traditionnels pour écrire et pour peindre sont identiques. Ce fait est dû au statut particulier de l'écriture — les «lettrés» ont appliqué à la peinture les principes de l'art de la calligraphie qui ont été ensuite adoptés dans la pratique populaire des éléments de décors pour les événements heureux.
Décoration d'une maison du vieux Pékin «populaire» pour la fête du Printemps.
Lettres de deux «lettrés» : Sun Yatsen, président de la première République de Chine, et Zhou Enlai, Premier ministre de Mao Zedong.
17



Format 160 x 210 mm, 56 pages.

Montluçon 1985-1998

graphisme et pouvoir

« Crise », « blocage », « gaspillages » et « frilosité » servent souvent à décrire la situation de la communication visuelle. Nous espérons que l'analyse proposée dans ce petit livre permettra d'ouvrir un dialogue.

ISBN 2-951817I-4-7

10 euros

Carnets

pourquoi ?

La ville et ses édiles, la ville et ses citoyens : comment les uns et les autres communiquent-ils ? Quelles sont les relations de pouvoir associées à l'échange d'information ? La communication visuelle est-elle le reflet des valeurs d'une politique ?

« On » râle, « on » en parle dans les couloirs et les bistrots — et un tout petit peu dans quelques instances officielles. Nous, nous avons décidé de mettre les pieds dans le plat et de porter le problème sur la place publique. Nos propos ne sont ni exhaustifs ni définitifs, mais ils sont, peut-être, un point de départ.

Nous partons d'une expérience parmi d'autres : la communication de la ville de Montluçon entre 1985 et 1998. Là a été peu à peu construit un espace public où les « politiques », les professionnels du graphisme et les citoyens ont pu apprendre à confronter leurs points de vue sur le monde, à partager des informations et à propager une certaine culture de l'image. Cela s'est développé hors de la manipulation structurée par le marketing qui plonge la communication politique dans le monde de la consommation. L'originalité de cette expérience a été de faire travailler des graphistes aux styles différents sur tous les types de supports : journaux, affiches, dépliants, livres, brochures, expositions… Aujourd'hui, la communication politique et sociale est dans un bourbier. Trop souvent, les « politiques » refusent de se questionner pour éviter de susciter le questionnement. Pour ne pas communiquer ce non-questionnement, pas besoin de créateurs : des prestataires de service corvéables — mais qui savent y trouver leur intérêt — suffisent. Sous la dénomination abusive d'« agences de communication », beaucoup de sociétés commerciales pratiquent en fait ce métier.

Gaspillage financier et autocensure sont générés par la bureaucratisation des rapports de travail. Ce chef-d'œuvre est possible grâce à un verrouillage législatif : le système des appels d'offre. La communication visuelle est devenue une marchandise. No future ? Mort aux partageux !

Nous croyons qu'il est possible de travailler autrement, de renouer le dialogue et de construire ensemble un espace public pour la communication visuelle. Utopie ? Oui !

Thierry Sarfis, coordinateur du projet « graphisme et pouvoir »

communication politesse

— Qu'est-ce qui compte pour vous dans la vie ?
— Communiquer avec les gens.
Communication : voilà une notion d'abord chaleureuse, immédiatement sympathique, évoquant la rencontre et l'échange, portant de l'utile et de l'agréable, mais une notion qui, dans la dernière période, a viré de bord.
— Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?
— Je fais de la com.
On entend bons salaires, paillettes, champagne, et surtout boniments, calculs, stratégies publicitaires, coups saignants. La désymbolisation ne s'arrête pas là. L'image qu'on donnait en récompense aux enfants sages vire au narcotique. Le message n'est plus fait pour dire mais pour éberluer. L'annonce ne dépose plus le sauveur dans le sein de la vierge ; elle lève la brume d'un désir sans repos et sans objet qui fait sortir la cible du bois et la livre au chasseur. Communication, image, messages, annonces : métiers à tout dire que la cible, c'est-à-dire chacun de nous, ressent sourdement comme hostiles, quoi que nous nous laissions étourdir aussi par leur enivrante virtuosité. Dérision posée sur tout.

Le client n'est plus roi. Il est dircom. Directeur de la communication : client des fournisseurs de com, d'image, de message, d'annonces. Interface entre le fournisseur et la cible. Professionnel de la cible.

Mais de quoi parle-t-on quand il s'agit, pour une collectivité publique, d'établir la communication avec les gens ? Enrober l'hameçon d'un appât dont on sait d'avance qu'il aiguisera l'appétit des tanches de passage ? Ou alors mettre au pot commun des informations, des vœux, des explications, des signes grâce auxquels chacun pourra élargir son langage et se forger son opinion ? Ce n'est évidemment pas le même métier.

En faisant le tour des images et des objets édités par la ville de Montluçon entre 1985 et 1998, c'est-à-dire il n'y a pas si longtemps, on éprouve un curieux sentiment de dépaysement, comme un doute : peut-être que ceux-là ne nous considéraient pas comme des tanches !

Dans l'éventail des formes possibles que peut prendre la rencontre, il y a le rentre-dedans, l'obscénité, le viol, toutes ces agressions qui ont pour visée de harponner l'objectif. Cible, impact, stratégie… Le vocabulaire militaire, c'est-à-dire le langage de l'extrême violence, est celui que retient la communication publicitaire pour donner des métaphores aux services qu'elle propose. La razzia sur nos désirs n'est pas nécessairement dépourvue de mises en forme. Elle atteint son plus haut niveau de raffinement quand elle parvient à les manipuler suffisamment pour qu'ils se présentent d'eux-mêmes au harpon. C'est un métier.

L'humain qui veut communiquer avec autrui, non pas s'imposer à lui mais engager la conversation, faire un bout de chemin ensemble, sait qu'il doit lui aussi y mettre les formes. Non pas la pâte sucrée qui enrobe l'hameçon et finalement déchire la bouche. Les formes d'une relation douce, civilisée, d'une relation humaine sans prédateur ni proie. Bonjour ! Merci ! S'il vous plaît ! Ce qu'on appelle la politesse.

La politesse des adultes vis-à-vis des jeunes est particulièrement importante. Pour la force de l'exemple, bien sûr. Mais aussi parce qu'elle permet de désintimider l'inévitable rapport d'autorité qui s'établit entre les âges, parce qu'elle offre une passerelle au dialogue en manifestant le respect qui se doit entre personnes, indépendamment des âges. Montluçon avait imaginé un passeport jeunes, carnet de bons de crédit permettant d'accéder à moindre prix à un certain nombre d'événements culturels, sportifs ou de loisirs. Rien n'obligeait la ville à sortir de l'esthétique utilitaire du chèque de banque. Mais en confiant chaque année la conception de ces carnets à des graphistes, en effet, la considération de la Ville pour ses jeunes prenait les formes.

32 . 33

graphisme et pouvoir
visuels
exposition
bibliographie

Zanzibar't, exposition, 1987

Pendant plus de dix ans, nombre de graphistes ont travaillé pour la mairie de Montluçon. On peut dire qu'il y eut parmi quelques chose. La vigueur des créations et le vif des créateurs ne sont associés à l'activité de la cité. Cette rumeur a été possible car chacun a vu la liberté de respecter l'autre, d'apprendre des uns et des autres. Merci à tous… mais nous devons reconnaître que cette véritable étude historique n'a pas pu être réalisée et qu'il a pu se glisser des erreurs et des oublis. Nous nous en excusons à l'avance.

En restant optimiste, il est possible de penser que ceux qui ont élaboré, voté et mis en place une réglementation qui vise à fournir une concurrence loyale et un bon contrôle des fonds publics ont été mal informés et n'ont pas pu prévoir ses effets pervers. Cette réglementation sur les appels d'offres, qui englobe les prestations intellectuelles, est devenue une machine infernale contre toute initiative pertinente et originale. Il est temps de tirer la sonnette d'alarme, de trouver une formule pour favoriser une meilleure adéquation entre organisation de l'administration et liberté de création. Nous avons voulu que ce carnet et l'exposition dont les principaux panneaux sont reproduits sur les pages suivantes soient des clefs pour ouvrir un débat, pour mettre en place des supports d'information et de dialogue avec les instances de décision ; pour sortir de la crise ■

Format 135 x 190 mm, 96 pages.

Le débat contradictoire qui se développe autour de la notion de « démocratie culturelle » est chaud. Cette chaleur, des jeunes graphistes du monde entier sont invités à la mettre librement en image en fonction de leur inspiration et de leurs points de vue.

The debate which is developing around the notion of "cultural democracy" is a heated one. Young graphic designers from all around the world are invited to freely represent this "heat", embodying it in an image according to their own inspiration and point of view.

soixante affiches, douze écoles, douze pays
sixty posters, twelve schools, twelve countries

démocratie culturelle
cultural democracy

Une production de l'association de la galerie Anatome soutenue par la Région Île-de-France.

Région île de France

sur ce thème de la démocratie culturelle. Cet ouvrage rend compte de cet acte. **Soixante jeunes** en formation dans douze écoles de graphistes situées dans douze pays du monde, tentent de mettre en images ce que leur inspire la notion de démocratie culturelle. C'est un apport significatif à notre recherche. Leurs affiches affirment, contestent, questionnent. Et comme elles joignent la polysémie de l'image à la rigueur des mots, elles ouvrent la perspective et l'imagination. Merci à eux. Et à la prochaine étape.

Jean-Paul Huchon, président
du conseil régional d'Île-de-France

Francis Parny, vice-président chargé
de la culture, des nouvelles technologies
de l'information et de la communication

Open perspectives. The regional cultural conferences in Île-de-France brought together, from October 2004 until February 2005, more than 1600 artists, actors, creators, and living arts technicians, who appeared alongside regional councillors, cultural associations, community education groups, and ordinary citizens. **The purpose was dual.** To collectively and openly elaborate a genuine regional policy for living arts. But also, and above all, to bring together councillors, citizens and professionals in a collective thought process, around a global approach to culture which does not disassociate creation from its diffusion or from the appropriation of these creation processes by society as a whole. In short, to try to practise what we call cultural democracy, placing arts and culture at the heart of our society. **The idea came to us** to jointly ask young creators to produce an "artistic act"

Afrouz Razavi Zadeh

Shenkar College of Engineering and Design

Ramat Gan

www.shenkar.ac.il

Jiri Palka

Une Chinoise dans le Beau Monde

a little devil in high society

une réflexion de Jean-Louis Sagot-Duvauroux

voulait capter la moindre brise de savoir, boire la moindre goutte de beauté, de joie spirituelle. Il attend. Je suis triste et joyeuse à la fois. Triste devant la tristesse des fenêtres opaques. Joyeuse que cette tristesse ne soit pas parvenue à boucher les âmes. Les âmes aux yeux bouchés se sont fait pousser des oreilles. Bravo mur aveugle! Tu as voté pour le savoir, la beauté, la joie spirituelle. Je sais ce qu'il me reste à faire. Je quitte le quartier gris. J'avance dans les rues en couleur. J'y rencontre la directrice du théâtre :

— « Venez vite! Ils ont mis des oreilles partout. C'est comme s'ils avaient voté pour la culture. Qu'est-ce qu'on fait ? »

— « Innocente! Si tu veux vraiment te rendre utile, arrache ces oreilles une à une. Ces oreilles n'attendent rien de la culture. Ces oreilles sont une insulte à la culture. » Je laisse la directrice. Je cours chez le maire :

— « Monsieur le maire, ils ont tendu des oreilles par centaines sur le mur gris. Qu'est-ce qu'on fait ? »

— « Ma chère enfant, ces gens-là ont trop de problèmes pour s'occuper de culture. Ces gens-là veulent du social. En matière de culture, il y a pour eux les fournisseurs adaptés qui remplissent comme il faut les entonnoirs posés sur les murs et qui n'entament pas le budget municipal. » Au fond, la vague noirâtre remonte la rue. J'ai peur.

tag

J'ai peur. Mes yeux cherchent de l'air. Ils me portent sur un chiffre rouge. Un signe indéchiffrable qu'on dirait sorti d'un soupirail, là-bas. Une indication rageuse, sur le mur, à hauteur d'homme. À quel jeu de piste nous engage celle ou celui qui l'a laissé là? Vers où nous entraîne cette signalétique paradoxale née de la même fermentation que les oreilles sur le mur aveugle? Le chiffre est accompagné de mon nom que questionne un point d'interrogation. Moi, à peine née, déjà mise en cause : « Démocratie? culturelle ». Mise en cause par ce chiffre, ce signe indéchiffrable, cet écrit rouge dont le sens est mystérieusement caché à la vague noirâtre qui s'avance. Je n'ai pas les connaissances qu'il faut pour décoder le cryptogramme évadé des soupirails. Et si je l'avais, je m'en garderais. Le sentiment bien flou, encore incertain d'une kabbale à l'œuvre contre de la vague noire… Une kabbale montante, capable d'en égaler la puissance… Laisser monter cette révolte, m'alimenter de cette révolte, grandir par cette révolte?

une vitrine encombrée de poupées roses

J'avance encore. Mauvaise surprise. Une vitrine encombrée de poupées roses s'est installée sous le label de mon nom. Je suis verte de rage :

— « Tu n'as pas le droit de prendre mon nom, vitrine rose! Nul n'a le droit de me voler mon identité. »

— « Nous nous ressemblons tant! »

— « Ce n'est pas vrai. Je ne te ressemble pas. »

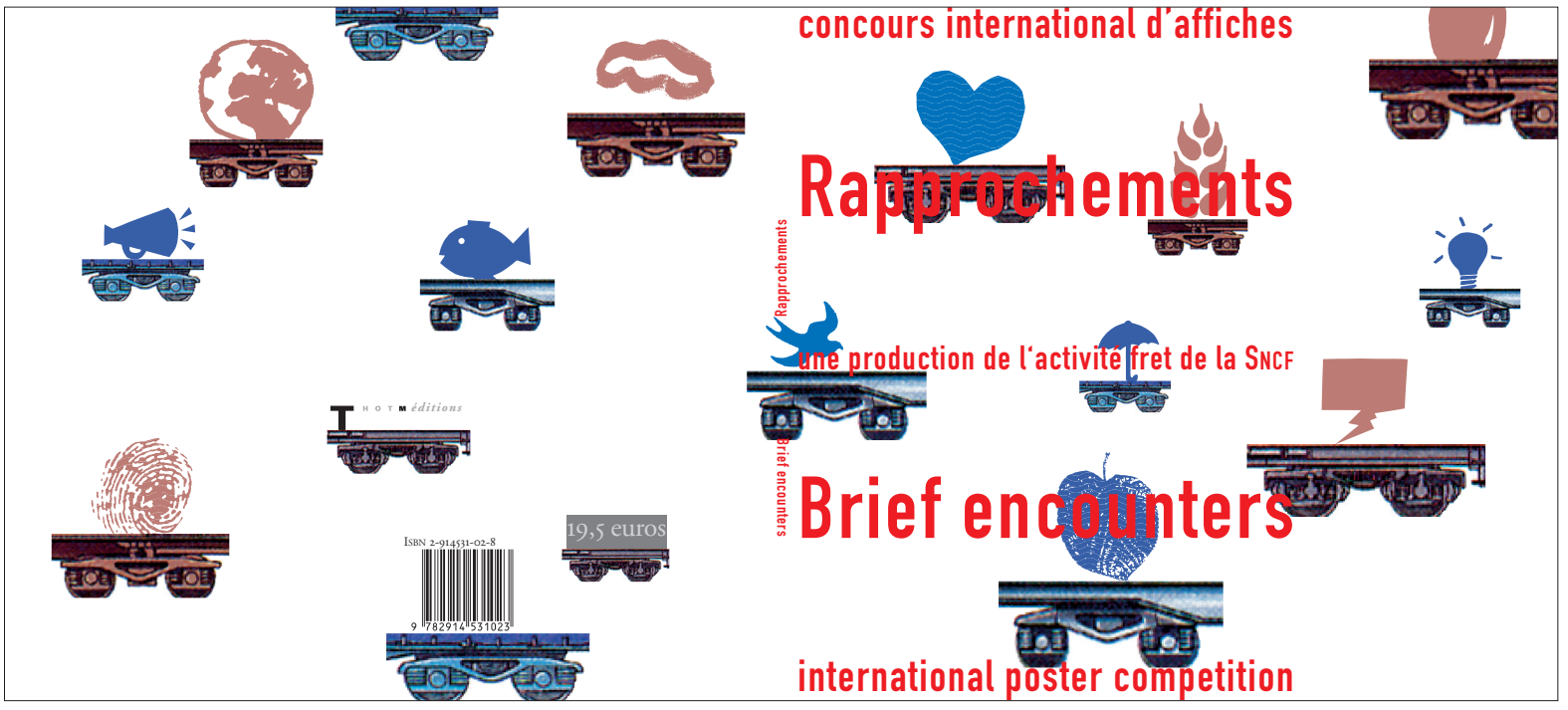
— « Tu fais comme moi. Tu te ranges à la volonté majoritaire du peuple. »

— « Je ne me range jamais. »

— « Mais tu te payes de mots. Le peuple plébiscite les poupées roses. Je les lui fournis. Et j'y ajoute 20% de produit gratuit en plus. Plus démocrate que moi, tu meurs! »

La vitrine rose fonctionne comme la vague noirâtre. C'est une mécanique. Je l'ai compris en observant la caméra qui fait le décompte des chalands. Vingt-deux images minutes. Vingt-deux images fixes. Derrière l'illusion du mouvement, comptabilité de l'inertie. Fraction de seconde après fraction de seconde, la vitrine rose fixe les appétits, puis répond aux appétits qu'elle fixe. Moi, pour que ma rencontre avec le peuple puisse avoir lieu, il faut qu'il bouge. Quand il se soumet à la fixité de ses appétits, il place ses désirs sous

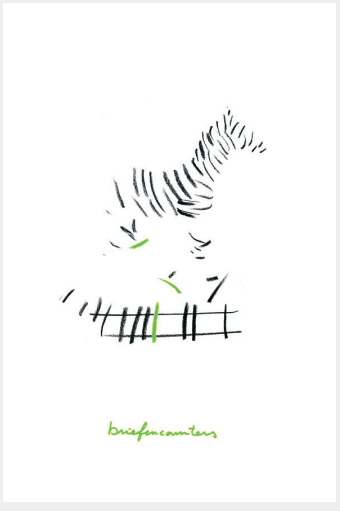
Format 150 x 210 mm, 128 pages.



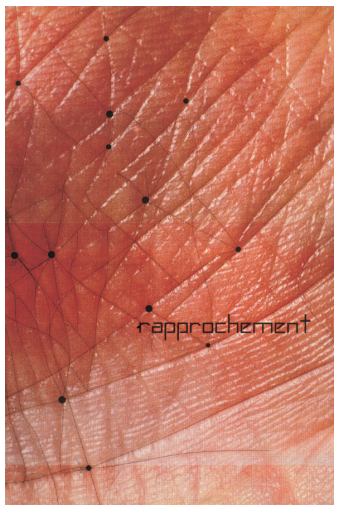
Rapprochements : un mot qui ouvre l'imaginaire et tout à la fois dit le service rendu à la société par le transport de marchandises en train. Rapprochements des matières : automobiles, papier, boissons, ferrailles, ciment, poutres, fruits et légumes… Rapprochements des lieux : Londres, Paris, Bruxelles, Essen, Berlin, Varsovie, Moscou… Rapprochements des gestes humains : celui de cultiver et celui de manger, celui d'extraire et celui de forger, celui de vendre et celui d'acheter, celui de jouir, rapprochements du travail et du désir, voyages du producteur au consommateur. Rapprochements de la protection de l'environnement et de la technicité d'entreprise.

Brief encounters : a word that both stimulates the imagination and says something about the service rendered to society through the shipping of goods by train. Rapproc hemendts materials connection : automobiles, paper, drinks, scrap iron, cement, beams, fruits and vegetables… Brief encounters place connections : London, Paris, Brussels, Essen, Berlin, Warsaw, Moscow… Brief encounters to movements of the body : acts of cultivating, eating, mining, forging metals, buying and selling, enjoying life, brief encounters connections to work and desire, voyages from the producer to the consumer Brief encounters connections to environmental protection and the technical aspects of companies.

catalogue



Lionel Reyboz
France

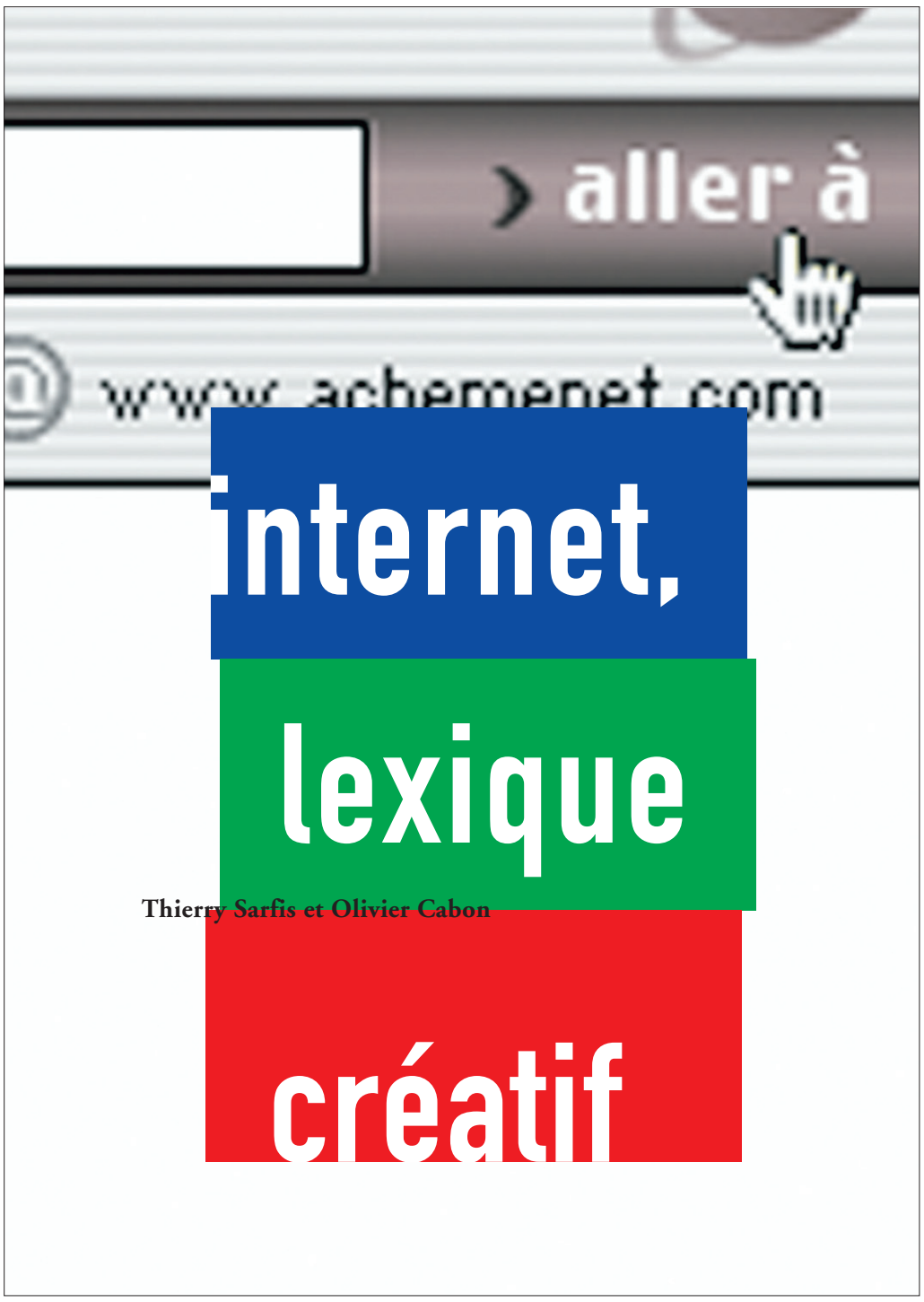


Ève Roussou
France

tice it know how to convey messages, but have to find markets. They then have to accept the fact that the message, when it is not pure manipulation, is going to have a life of its own. Such signs must be granted a degree of freedom, provided they have a certain truth. The graphics of visual communication have to find contracts which agree not to calculate every detail. That is becoming quite rare.

This tense line between the market which does not calculate every detail and the creator who sells signals with unpredictable results is a frontier. As if the popular adage had not been finally forgotten which sees in the market or in money good servants but bad masters. Encounters between a useful business and forms built on the truth of things. Encounters between the public form of a useful company and the public need for truth, freedom and criticism. The aesthetics of public utility ■

Jean-Louis Sagot-Duvauroux



Format 135 x 190 mm, 112 pages.

sommaire 2

Un site pour quoi faire ?
par Pierre Briant, professeur au Collège de France, fondateur et directeur du site achemenet.com 5

Plus simple, plus efficace
pourquoi faire compliqué lorsque l'on peut faire simple ? 9

Lexique « créatif »

accueil 17
Acrobat 25
animation 29
arborescence 33
ascenseur 33
client 34
communication 34
couleur 35
Css 43
dessin 38
Dreamweaver 70
écran 39
éditorial 42
Excel 70
feuille de style 43
FireWorks 70
Flash 45
format 46
formulaire 48
gabarit 52
gif 56
GoLive 70
graphisme 58
hiérarchisation 60
home page 64
html 65
Illustrator 70
ImageReady 70

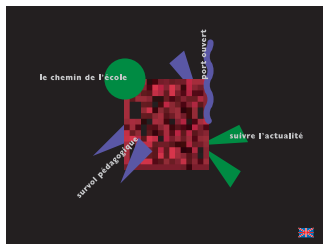
À propos de quelques majuscules : certains noms étant devenus communs (gif, html, internet, jpeg…) nous en avons tiré les conséquences typographiques ; en revanche, nous avons gardé l'orthographe anglaise « commerciale » des noms de logiciels.

InDesign 70
indexation 69
internaute 70
JavaScript 98
jpeg 56
logiciel 70
Macintosh 71
mise en pages 72
moteur de recherche 74
navigateur 71
navigation 75
nom de domaine 91
nouveau 79
objectif 80
outils 81
palette de navigation 84
Pc 71
photographie 86
Photoshop 70
poids 88
preload 86
référencement 91
repères 92
roll-over 94
rubriques 96
scripts 98
service 99
standardisation 100
style 102
suivi 103
tableaux 43
typographie 106
webmaster 111
Word 70
XPress 70

sommaire 3

accueil 22

Sept entrées proposées par l'institut du Monde arabe à l'occasion du salon du Livre de jeunesse. www.imarabe.org
Une animation transformait le logotype qui servait alors de support à l'annonce des quatre parties de l'ancienne version du site. www.ecole-maryse-eloy.com



Les rubriques du site www.ville-saint-denis.fr (en cours de réalisation) montrent qu'il s'agit de rendre service à l'internaute plutôt que de faire de la propagande. « **L'argot des typographes** » (voir page 73) est en fait le seul service rendu par notre site-plaquette. www.thotm.com

accueil 23

dessin 38

Pour traiter un écran comme une image, il faut que ses éléments — y compris les textes — puissent être facilement manipulés, déplacés ou modifiés et restent indépendants les uns des autres : il faut donc travailler dans un programme de dessin vectoriel, et le standard c'est Illustrator.

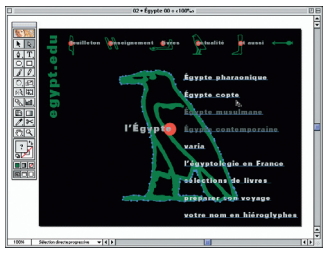
Ce programme très fiable est maîtrisé par un grand nombre d'opérateurs PAO et d'infographistes : c'est le genre de détail qui prend toute son importance lorsque l'on doit renforcer une équipe pour achever un projet dans les délais… ou pallier la maladie ou le départ du dessinateur habituel. Autre avantage : le passage éventuel vers Flash… ou vers l'imprimé est extrêmement simple ■

Quand le dessin se révèle le plus efficace ou le plus approprié, Illustrator permet de venir à bout d'écrans qui, sans lui, seraient quasi irréalisables. www.fradet-creation.com/francais/evenemt/ref/montmart.htm

617 x 465 pixels est la taille de « nos » écrans. C'est un format un peu plus « carré » que le traditionnel rapport 3 par 2. Cela permet de ménager plus de place en hauteur. Les navigateurs ajouteront leur interface autour de cette fenêtre : la surface totale occupée par Internet Explorer, toutes « barres » (des boutons, des adresses, des favoris…) affichées est alors de 654 x 603 : c'est un peu plus grand que le 640 x 480, « minimum syndical » de fait. En masquant ces barres, la surface occupée devient 652 x 504 : seuls les internautes munis de tout petits écrans seront alors très légèrement handicapés. Dans Illustrator, un écran de 617 x 465 pixels correspond à un document de 217,77 mm x 163,33 mm.

La taille des fichiers Illustrator dépend, bien évidemment, de celle fixée pour les écrans. Pour notre part, nous considérons comme primordial que l'internaute appréhende d'un seul coup d'œil tout le contenu d'un écran et nous excluons donc — sauf cas particulier des formulaires — l'usage des ascenseurs ■ voir dessin, formulaire, html, internaute, logiciels et mise en pages

Les écrans étant dessinés dans Illustrator, tous les éléments peuvent être modifiés. www.egypt.edu/egypte/egypte.htm



écran 39

style 102

« Le style est la façon particulière dont chacun exprime sa pensée, ses émotions, ses sentiments. » Pour illustrer cette définition du grand dictionnaire encyclopédique Larousse, nous vous proposons quelques citations : « Le style, c'est l'homme même. » Buffon[1] ; « Le style n'est pas une danse, c'est une démarche. » Jean Cocteau ; « Le style est comme les ongles : il est plus facile de l'avoir brillant que propre. » Pablo Picasso ; « Sitôt que l'on souhaite faire partager un état d'âme à autrui, on est obligé de se servir de la notion de style. » Jacob Paludan. Affirmer son style, c'est affirmer sa liberté car «on ne combat pas pour être libre, mais parce qu'on l'est déjà.» Jean Cavailles ■ voir client, graphisme

1. Discours de réception à l'Académie.

Les deux spécificités d'internet sont l'organisation de l'information en arborescence et un rapport très particulier au rythme des activités humaines, au temps social : autant un support imprimé (livre, revue, plaquette, journal…) a un « achevé d'imprimer », une limite physique (taille et nombre de pages) et un contenu fini (éventuelles rééditions mises à part), autant un site devrait évoluer régulièrement et ne devrait avoir ni limite physique ni contenu figé. L'organisation de la vie d'un site doit être prévue dès sa conception.

Le suivi d'un site internet est peut-être l'opération la plus compliquée : toutes les compétences ont été mobilisées pour créer, souvent dans l'urgence, un site (voire une page d'accueil) sans que sa vie future ait été envisagée : l'accès direct aux nouvelles pages n'est pas ménagé… et les compétences indispensables (chef de projet, graphiste, infographiste, webmaster) ont été démobilisées ■ voir nouveau et webmaster

suivi 103